COLLECTION « CLAIRE POESIE »

HENRIETTE HERVÉ

DILECTION

poèmes

Ni avec toi, ni sans toi,
Mon mal n'a de remède ;
Avec toi parce que tu me tues,
Et sans toi parce que je me meurs
(Vieille chanson espagnole.)

PRÉFACE de GEORGES DE PORTO-RICHE
de l'Académie Française

Bois originaux d'André Girard.

EDITIONS MONTAIGNE
IMPASSE DE CONTI, no 2
ENTRE L'ACADEMIE FRANÇAISE ET LA MONNAIE
PARIS-VI

DILECTION

COLLECTION « CLAIRE POESIE »

HENRIETTE HERVÉ

DILECTION

poèmes

Ni avec toi, ni sans toi,
Mon mal n'a de remède ;
Avec toi parce que tu me tues,
Et sans toi parce que je me meurs...
(Vieille chanson espagnole).

PRÉFACE de GEORGES DE PORTO-RICHE
de l'Académie Française

Bois originaux d'André Girard.

EDITIONS MONTAIGNE
IMPASSE DE CONTI, n° 2
ENTRE L'ACADEMIE FRANÇAISE ET LA MONNAIE
PARIS-VI

CETTE ÉDITION ORIGINALE COMPREND CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL NUMÉROTÉS DE 1 A 150, SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS DE 151 A 750, ET CENT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS HC 751 A HC 850. CET EXEMPLAIRE PORTE LE N°

— 303

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PREFACE

Je connais Henriette Hervé depuis qu'elle est au monde, et j'ignorais, il y a trois ans, qu'elle fût poète. Ces deux simples constatations me semblent résumer son caractère et, par cela même, son œuvre : Henriette Hervé est une femme réservée, hautaine et volontiers silencieuse, dont la vie se poursuit d'après un rythme intérieur qu'elle est seule à connaître et qu'elle répugne à divulguer. Certains de ses amis, intimes en apparence, n'ont dû qu'au hasard d'être initiés à son admirable talent de musicienne ; d'autres ont appris par accident qu'elle faisait des vers... Il semble que l'intensité avec laquelle elle éprouve et traduit pour elle-même son émotion lui soit toute suffisante, et qu'elle ne pense même pas à briguer les suffrages d'autrui. Ce qui, à mon avis, donne à ses poèmes leur incomparable accent, tout ensemble abandonné et secret.

Le volume que je présente aujourd'hui, est tout fré-

missant de la lutte qu'Henriette Hervé a soutenue contre elle-même, de la violence qu'elle s'est faite pour le publier : on sent qu'il lui est comme arraché par une force indépendante de sa volonté ; mais aucune considération, mondaine ou littéraire, n'est venue en altérer la troublante sincérité, et c'est le chant d'un cœur dévasté par l'amour.

Je sais parfaitement tout ce que la tentative de Mme Henriette Hervé a de périlleux ; en un temps où l'incohérence du langage ne le cède qu'à celle de la pensée, où l'inconscient et l'embryonnaire ont seuls droit de cité, où l'inouï et l'inédit deviennent la règle, parler simplement d'amour,en des vers presque classiques, parmi lesquels les poèmes à forme strophique dominent, *horresco referens !* c'est une gageure.

Comment l'a-t-elle si complètement et si magnifiquement gagnée ? Je n'hésite pas à répondre : avant tout parce qu'elle est un véritable poète, mais aussi parce qu'elle joint aux dons d'une sensibilité toute féminine et qui se complaît à l'être, l'acquit d'une intelligence et d'un savoir quasi virils. Ouvrons, en effet, son manuscrit : nous y trouvons des poèmes d'une extrême délicatesse, d'où la plus tendre mélancolie s'exhale en mots infiniment simples; ainsi, dès la *Dédicace :*

« Je n'ai parlé d'amour qu'à l'appel de ta voix,
Je n'ai dit ma souffrance qu'afin qu'il t'en souvienne
Et ces vers sont ton œuvre encor plus que la mienne.
Qu'ont-ils besoin de dédicace?... Ils sont à toi... »

et dans « *Les Lys* » :

« Rien ne s'était passé... du moins si peu de chose...
Ce fut, dans le tourment des jours, comme une pause.
Depuis, l'amour a toujours eu pour moi, l'odeur
D'un jour d'été, d'orage, avec des lys en fleur... »

C'est vraiment d'une émotion très rare, très exquise, et qu'on n'avait plus entendue résonner de la sorte depuis Desbordes-Valmore. Nombre de poèmes dans la première partie du recueil ont ce caractère de charme pénétrant et sans apprêt : *Ne pleurez pas, Quand vient la nuit, Berceuse, Bocca bella, l'Envoi,* pour n'en citer que quelques-uns. Ce sont de petits poèmes qui ne passeront pas, tant qu'il y aura des hommes pour aimer et des femmes pour en souffrir. Je ne peux m'empêcher de les préférer... Mais, et c'est là que se révèle la qualité d'âme d'Henriette Hervé, « *Suivant l'humeur des jours* » le sentiment exclusif qui domine sa vie se transpose indéfiniment ; il suit, en les illuminant, les sentiers habituels à son active pensée, et nous lisons alors *Par un Soir étoilé* dont les sombres et larges strophes montent en protestation contre le destin; *Eros pégazon* si secrètement passionné, en même temps qu'il est un essai très savant de littérature comparée ; le *Printemps* aux lignes bondissantes et fugitives comme un reflet même de la saison ; la *Cathédrale,* qui célèbre à la fois le temple gothique consacré au Beau Dieu et le temple intérieur si riche de vie spirituelle, mais où l'émotion est modelée, soutenue et comme encadrée par les lignes hardies d'une très pure rationalité.

Il faudrait tout citer pour faire comprendre combien est varié le talent qui nous occupe, car avec l'intensité d'accent, c'est la diversité qui caractérise l'œuvre d'Henriette Hervé : diversité de sujets, diversité de formes. L'unité, indispensable à toute œuvre d'art, elle l'obtient, certes, mais par des moyens moins apparents, et, pour reprendre une image qui lui est chère, je dirais volontiers qu'il y a comme deux nappes d'eau, souterraines et intarissables, qui alimentent « les jets

d'eau jaillissants » de son imagination. C'est, d'une part, la constance du sentiment principal, et, d'autre part, à travers la richesse vraiment prodigieuse du vocabulaire, la résonnance très spéciale, très musicale de son vers. Cette sonorité de métal sans alliage, on la retrouve aussi bien dans les *Chants de Palestine*, où la sensualité biblique est comme tempérée par un souffle d'atticisme, et dans la rusticité savoureuse de la *Saint-Jean d'été*, que dans les stances à rimes classiques des *Plaintes de Galatée*. Elle est de même qualité, et comme parente de celle qui tinte aux strophes d'André Chénier. Faul-il l'expliquer par une certaine parité d'origine ? Qui sait ?...

Avant de terminer cette trop longue préface, je suis tenté d'adresser à Henriette Hervé une critique: elle qui connaît assez parfaitement les subtilités et les ressources de notre langue pour qu'il soit impossible de relever, dans tout son volume, une simple défaillance de grammaire ou de syntaxe, elle qui se joue aussi bien de la technique des vers latins ou anglais que de notre prosodie, pourquoi fait-elle rimer ensemble singuliers et pluriels, affaiblissant parfois la rime jusqu'à l'assonance, pourquoi déplace-t-elle souvent la césure, pourquoi souffre-t-elle quelquefois l'hiatus ? Il lui est pourtant également facile (j'en ai maintes preuves) de s'exprimer suivant les règles les plus étroites... « C'est pour intensifier certains effets », me répondra-t-elle. Je veux bien le croire, mais j'en suis mal convaincu. Et pourtant lorsque j'entends les trouvailles rythmiques du *Dieu poignardé*, ou les mobiles et palpitantes césures, strictement observées dans leur fantaisie apparente, de *J'avais rêvé d'un grand bonheur silencieux*, il m'est impossible de conclure à la négligence!

Après tout, ce sont là querelles d'école, et je ne veux y attacher qu'une importance relative. Ce qui m'intéresse c'est que cette femme sait, avec autant de hardiesse que de dignité, dire ce qu'elle sent et ce qu'elle pense de façon à émouvoir profondément ; et j'ai lu son livre, et, quand je l'ai fermé, les noms, les plus grands noms des Inspirés de l'amour ont passé dans ma mémoire, et, mêlant aux leurs celui d'Henriette Hervé, je n'ai pu que dire, ce que tous vous direz : bienheureux ceux qui arrachent de pareils aveux à de pareils cœurs, et de tels chants à de tels poètes !

Georges de PORTO-RICHE.

de l'Académie française

Juin 1925.

DÉDICACE

Pourquoi tracer ton nom ici, puisqu'à voix basse
Tu m'entendras, à chaque page, le crier ?
Qu'est-ce donc que l'amour sinon la dédicace
Qui consacre à l'élu mon être tout entier ?
Et cet amour c'est le chef-d'œuvre de mon âme !
Elle y est tout entière et donne son accent
A la forme multiple, aux rythmes différents
Qu'a pu prendre mon rêve! Elle prête sa trame,
Vibrante et douloureuse, à l'ondoyant tissu
Que j'ai tenté d'ourdir avec l'eau des fontaines
Dont la verte fraîcheur, au fond des bois moussus,
Pouvait désaltérer la fièvre de mes veines ;
Avec la cruauté sans répit du soleil
Un jour de peine ; avec, angoissante au sommeil,
La douceur d'un tilleul, la volupté des roses
Trop ouvertes et que la nuit va défleurir...
Car ce n'est qu'à travers le prisme du désir,
Ou celui du regret, que j'ai vu toutes choses !

Je n'ai parlé d'amour qu'à l'appel de ta voix,
Je n'ai dit ma douleur qu'afin qu'il t'en souvienne
Et ces vers sont ton œuvre encor plus que la mienne !
Qu'ont-ils besoin de dédicace ?... Ils sont à toi
Ainsi qu'un fruit sauvage ou qu'une tendre feuille
N'appartiennent vraiment qu'à celui qui les cueille
Et n'embaument la main que lorsqu'ils sont meurtris !
.....
Ton nom ?... Pourquoi ?... Je le sais, et tu l'as com-
[pris...

SUIVANT L'HUMEUR DES JOURS

J'AVAIS RÊVÉ D'UN GRAND

BONHEUR SILENCIEUX

J'avais rêvé d'un grand bonheur silencieux
Où nous aurions glissé sans connaître d'adieux,
Comme les flots de deux rivières
Coulent un jour d'été sous la pleine lumière,
Distincts et confondus, murmurants et muets,
Chaque goutte un monde secret...
Tu m'aurais posssédée alors comme l'eau noie,
Et de toi seul j'aurais reçu toute ma joie !

Puis j'ai rêvé de ce bonheur qui tremble un peu,
Comme au-dessus des champs vacille l'air en feu...
Mais je savais la moisson prête,
Tu pouvais la faucher en dépit des tempêtes...
Je te voyais debout, tout prêt à recevoir
Les lourds épis gonflés d'espoir
Où se mêlaient des fleurs et la fraîcheur des herbes...
Et tes bras seuls pouvaient lier toute la gerbe...

Et puis, j'ai cru que le bonheur pouvait pleurer...
Qu'à ton front s'appuierait mon front désespéré,
Que mes larmes silencieuses
Fleuriraient sur tes doigts leurs pâles scabieuses,
Et que, devant la tombe où dormirait l'amour,
Je sentirais mon cœur trop lourd
Retentir sur le tien dans un rythme si tendre,
Que même seule, ah ! j'aurais pu, toujours l'entendre!

Plus tard, j'ai su que la douleur devait parler...
J'ai retrouvé les mots de tous les exilés
Et leur goût de cendre et d'argile...
Je n'ai pu t'ébranler, ô toi ! force tranquille,
Qui voulais ignorer jusqu'à tes vrais désirs,
Qui déchirais pour désunir,
Et qui fis s'étrangler tout écho de ma plainte,
Quand pour toi seul, elle sonnait, moins indistincte !

Alors j'appris que la douleur pouvait crier !
Et j'ai violé moi-même un secret meurtrier
Où s'étouffait mon cœur malade !
Oui, j'ai pleuré, gémi, hurlé, comme on s'évade!...
Et pourtant je ne sais encore si j'atteins
L'unique but que je veux mien !...
D'autres ont entendu clamer mon chant farouche,
Fait pour toi seul, pour que le dise enfin ta bouche,

Et j'ai senti qu'on profanait toute douleur !
Je t'ai sacrifié cette ultime pudeur...
...Dans chaque strophe qui reflète
Un peu de mon amour, de mon âme secrète.

Quand d'autres m'auront vue, ah! le seul vrai danger
C'est que leurs souffles étrangers
Aient terni le miroir chaque jour davantage
Et que toi seul, tu méconnaisses mon visage,

Car j'ai rêvé que tu le voies encor plus beau :
Vainqueur, quoique meurtri, sous le souple bandeau
D'une fille de Mnémosyne...
J'userai mes genoux à gravir la colline
Où croissent en plein ciel les lauriers d'Apollon...
De quel prix je paierai ce don,
Le sauras-tu jamais !... et voudras-tu me croire
Que c'est pour toi, et pour t'offrir un peu de gloire !

Ne pense pas que ma douleur pût s'oublier!
Elle a toujours pleuré sur ces brins de lauriers
Et plus lourde en est leur couronne...
J'ai voulu la tresser pour dire : « Je la donne... »
Tout mon secret espoir serait que tu la veuilles
Et que j'échange enfin ses feuilles
Pour des myrtes en fleur que tes mains m'offriraient,
Car leur couronne est à mon cœur la seule vraie...

QUAND JE L'AURAI DIT...

Quand je l'aurai dit, mon supplice,
L'auras-tu compris, l'auras-tu ressenti, toi ?
Quel prodigieux artifice
Ferait jaillir des mots étroits
Un sens immédiat plus vrai, plus chaud, plus vaste ?
Quel poète a vaincu le déchirant contraste
De l'immobilité des mots
Et du frémissement sans fin de la souffrance ?
...Vois-tu le vent dévaster les moissons immenses
Pour quelques épis en faisceau ?

Il faudrait forger la parole
Neuve et nue ! Alors, comme une épée, elle irait,
Traversant même un cœur frivole !...
Les mots usés sont sans secrets !
Tu les as entendus, tu les as dits peut-être,
Et moi, je ne peux plus bouleverser ton être
Par leurs accents trop bien connus !
Et pourtant ils sont vrais ! Quand mon esprit les pense
Ils sont élaborés par toute ma substance
Et tordent mes nerfs mis à nu !

Mais puis-je faire voir mes larmes
En disant simplement que je pleure ? Hélas ! non...
Sauras-tu l'ineffable charme
Et le fléchissant abandon
Que traduit pour mon cœur le vieux mot de tendresse ?
Entendras-tu cette musique enchanteresse
Qui ruisselle et retient ma voix
Quand je redis tout bas des syllabes chéries
Telles que bien-aimé ?... *Sauras-tu que je prie,*
Et toute l'ardeur de ma foi ?

Sens-tu des mots monter la flamme ?
Son glissement soyeux semble de cuivre et d'or
Et n'atteint d'abord que ton âme...
Mais l'incendie éclate et mord !
Il réclame en hurlant cette pourpre fusée
Que donneront ta chair et tes fibres brisées
Par les vocables du désir !
Les sens-tu ces brandons et cette flamme haute ?
Sens-tu craquer enfin la membrure des côtes
Et tes artères t'assourdir ?

Et le cri de ma jalousie
Ira-t-il s'enrouler douze fois à ton col
Et sur ton front qu'il supplicie,
Parce que j'aurai dit l'envol
De ses souples fouets autour de mes épaules ?
Ce terme sinueux ainsi qu'un brin de saule
Fait-il mieux gicler de ton cœur,
Par son seul sifflement, le sang toujours plus âcre
Qui dégoutte du mien ?... Alors, le simulacre
De mon verbe n'est pas trompeur !

Et si je parle de ma joie,
— Un jour d'entre les jours où tu me fus clément —
Tu sauras comment se déploie
La voile sous un coup de vent
Quand bondit sur la mer une tartane neuve !
Tu sentiras aussi tous les flots qui l'émeuvent,
Et le poids heureux de ses flancs,
Où dort une invisible cargaison, quand vibre
Sa figure de proue, audacieuse et libre
Qui semble dompter l'océan !

Dire ma joie ! Ah ! c'est entendre
Dans les haillons troués claquer des étendards !
C'est rallumer toutes les cendres,
C'est faire naître des regards !...
Les accords oubliés, les paroles éteintes,
Le parfum disparu d'une lointaine étreinte,
Et cela qui n'est pas encor,
Tout ce qui doit venir !... Voilà ce qu'est ma joie !
Et sa double guirlande, il faut que tu la voies,
Quand sonne sa trompette d'or !

Si ton âme était vraiment prête,
J'évoquerais l'amour sans avoir dit son nom !
Le pœan du plus grand poète
Et son thrène le plus profond
Ne peuvent émouvoir par le jeu des spondées !
Mais si, vibrant, ta lyre à ma lyre accordée,
Tu perçois un chant merveilleux,
Les arcanes du verbe auront clos leur portique
Car nos cœurs connaîtront leur sens ésotérique
Et nous serons pareils aux dieux !

LES LYS

Vous vous souvenez bien de ce chaud jour d'été ?...
De grands bouquets de lys illuminaient la chambre
Obscure et fraîche un peu... J'avais mon collier
[d'ambre...

Il y a presque un an... mon cœur est arrêté
Depuis... Des arbres en fleur l'odeur pénétrante
Montait par la fenêtre, avec la plainte lente
Des pigeons du jardin... L'orage menaçait...
Et distraits, nous parlions... De quoi ?... Est-ce qu'on
[sait !

De tout, et puis de rien... Du soleil... de l'ondée...
Je crois vous avoir dit : « Ces lys sentent bien fort »...
Sans répondre à cela vous m'avez regardée
D'un regard si pesant... que, presque avec effort,
J'ai détourné les yeux... Il y eût un silence
De mortelle douceur, glissant entre nous deux
Avec l'odeur des lys, et comme émané d'eux...
Le temps ne fuyait plus, car la tendre assonance
Des mots inexprimés suspendait son essor...
Je défaillais... Pourquoi ?... Nous n'avions aucun tort...
Je n'oublierai jamais cet instant de silence,
Où, sans m'en rendre compte, en complète innocence,

J'ai ressenti l'amour... et vous, vous le saviez...
Trouble délicieux dont nous fûmes liés
Sans nous être rien dit ! Emprise ineffaçable
D'avoir été muette !... Ah ! béni soit le dieu
Qui fit, dans un instant de notre vie instable,
Tenir tout l'univers, pour nos cœurs, dans ce lieu !
Rien ne s'était passé... du moins, si peu de chose...
Ce fut, dans le tourment des jours, comme une pause.
Depuis, l'amour a toujours eu, pour moi, l'odeur
D'un jour d'été, d'orage, avec des lys en fleur...

PAR UN SOIR ÉTOILÉ

à M. le pasteur J. Breitenstein.

Mon Dieu ! Si je croyais en vous
Je ne vous dirais pas : Pourquoi tant de désastres
Tant de fléaux, tant de courroux,
Tant de jougs passés, même aux astres ?
Pourquoi l'effort dans nos destins vite arrêtés ?
Je sais le prix de la nécessaire contrainte,
Et je n'élèverais jamais aucune plainte
Pour d'utiles calamités.
Au plus fort des hivers je dirais vos louanges,
Je sais que le repos sous la neige et la fange
Font mieux germer les blés d'été !

Je bénirais votre science
D'avoir créé l'épreuve à côté de l'espoir
En stimulante alternances !
Je vous glorifierais d'avoir
Dressé devant la force une force contraire,
D'avoir mis la falaise au front de l'Océan,
D'avoir fait de la lutte entre vos firmaments

Un grand mouvement solidaire
Où chaque étoile entraîne une étoile et la suit,
D'avoir fait succéder au jour la sombre nuit
Puis aux ténèbres la lumière !

Si je croyais en vous, mon Dieu,
Je vous louerais pour la grâce nécessitante
De nos appétits furieux !
Il faut qu'on mange et qu'on enfante
Et nous avons trouvé, grands désirs ennoblis,
L'amour et le travail ! La paix vient des batailles ;
Par l'effroi que causaient d'injustes représailles
Vous nous avez mieux réunis !
Je sais la vanité de vouloir être libre
Et que l'antagonisme établit l'équilibre
Dans l'âpre vertu des conflits !

Je sais ! Je sais ! Mais je demande,
Elevant vers les cieux mon esprit révolté,
Pourquoi faut-il que trop d'offrandes,
Sur vos autels sans équité,
N'aient pu que se flétrir et tomber en poussière.
Au lieu d'avoir donné tous les fruits attendus ?
N'accorderez-vous pas à chaque homme son dû ?
Pourquoi tant de cœurs en prière
Usant, si vainement, d'admirables ardeurs ?
Pourquoi des champs et des blés mûrs sans
[moissonneurs ?
Pourquoi des vallons sans chaumières ?

Pourquoi des treilles sans raisins
D'où l'automne inutile, en posant sa caresse,

Ne fera pas jaillir le vin ?
Pourquoi des bras pleins de jeunesse
Ont-ils tendu, si longuement, leurs premiers vœux,
Qu'ils ont dû replier leur geste qui vacille
Pour contenir d'anciens désirs restés stériles ?
Pourquoi la vieillesse, mon Dieu ?
Et dans des corps usés des âmes qui suffoquent
Avant la mort ? Pourquoi l'amour sans réciproque,
Et pourquoi des foyers sans feu ?

Seigneur ! faut-il donc que je croie
Qu'après avoir créé notre jeune univers,
Et l'avoir baigné dans la joie
Comme un enfant au flot des mers,
Vous avez détourné de nous votre clémence ?
Vous avez étalé devant nous les apprêts
D'un merveilleux festin, et quand nous sommes prêts,
Animés par vous d'appétence,
Vous nous dites : « Non ! Non ! Viens endurer ta faim
Auprès des tables d'or ! Tu rongeras tes poings
En contemplant leur abondance !

Toi qui, là-bas, ouvres des yeux
Comme éblouis, aux jeux mouvants de ma lumière,
Approche ! et si jamais tu veux
Produire l'œuvre qui libère,
J'éteindrai tes regards dans une nuit sans fin !
Et toi, dont le sourire est si près de l'extase
Pour avoir entendu quelque chantante phrase
Que murmurait le vent lointain,
Toi qui frémis aux sons comme une lyre immense,
Je t'assourdis ! et, pour déchirer le silence,
Tu géminas toujours en vain !

Et puis vous vous tournez ensuite
Vers celui qui saurait mieux que d'autres aimer...
Seigneur ! à cet être d'élite,
Au fond duquel vous enfermez
La passion, voici vos mots de discipline :
« Ceux qui te l'offriront ne sauront l'inspirer,
Mais le jour où ton cœur, enfin transfiguré,
Battra bien fort dans ta poitrine,
Nul ne te répondra ! Misérable exilé,
Tu n'auras jamais eu qu'un geste mutilé
Par le sort que je te destine ! »

Ah ! juste Dieu pourquoi ? Pourquoi
La lacérante entrave et la peine arbitraire ?
Pourquoi cette stérile loi
Des étaux que rien ne desserre ?
Vous semez vos trésors devant tous les gibets
Où vous nous suspendez ! Vous allumez nos âmes
Pour mieux les consumer d'asphyxiantes flammes !
Vous employez le couperet,
Le pilori, la roue et la hart violente
Sur de pauvres destins qui ne sont que l'attente
D'un jour qui ne luira jamais !

N'eût-il pas mieux valu les prendre
Et les guérir, et les guider sur les chemins
Où d'autres êtres aussi tendres
Auraient pu leur presser les mains ?
Sans rien changer à l'univers, puisque la vie est brève,
J'aurais rempli les jours de chaque homme ici-bas
D'un fertile travail ! J'aurais chargé ses bras
D'un fardeau qui les élève

Sans les briser ; j'aurais comblé les cœurs vaillants ;
Le sein de chaque mère allaiterait l'enfant
Qu'a toujours désiré son rêve !

Si je croyais en vous, Seigneur !
Ah ! je vous renierais ! Non pour d'âpres veillées
D'où sort plus beau notre labeur,
Mais pour la force gaspillée,
Pour toutes les ardeurs qui n'ont pu s'éprouver !
Les infirmes, d'âme ou de corps, qui, par le monde,
N'ont pu donner l'effort total, l'œuvre féconde
Dont leur cœur était soulevé,
Tous ceux-là, pourquoi les faites-vous souffrir, dites,
Seigneur ? Leur semence était-elle donc maudite,
Et seraient-ils les réprouvés ?

NE PLEUREZ PAS

Ne pleurez pas mon agonie un soir d'été,
Mais pleurez, à deux genoux, pleurez ma souffrance
Depuis des mois ! et que votre cœur arrêté
Par mon destin trop court, s'interroge en silence.

Vous saurez que l'espoir est tombé de mon front,
En s'effeuillant comme une couronne fanée ;
Vous saurez qu'à vos pieds, parure abandonnée,
Elle est à vous encore, et porte votre nom ;

Vous saurez que j'étais trop lasse pour poursuivre
Le but sans trêve reculé de mon désir ;
Vous saurez que sans vous j'aimais mieux ne pas vivre
Et que j'ai tout quitté pour ne pas tant souffrir !

Et je vais maintenant là-bas pour vous attendre,
Dans votre pays calme et lent. Je vais m'étendre
A fleur de terre et presque sous le grand ciel froid
Qui vous est familier. J'ai choisi cet endroit

Où tout m'est inconnu... vous y passez peut-être !
Quand je vous sentirai marcher sur le gazon
Vos pas viendront rythmer mon cœur prêt à renaître,
Et sur le tertre vert, tout à coup plus fécond,

Le frais visage extasié des primevères
Vous sourira, comme a souri l'amour vivant,
Et tentera pour vous l'impossible chimère
De refleurir pour ressusciter le printemps !

...Et puis un jour, vous resterez, quand le soir tombe...
Tendez les bras vers moi, je vous prie, et c'est tout...
Car je pourrai dormir paisible dans ma tombe
Si je crois les sentir enlacés à mon cou...

ΕΡΩΣ ΠΗΓΑΖΩΝ (1)

Un jour qu'une soif inconnue
Tourmentait trop mon cœur, j'ai vu soudain jaillir
D'immenses gerbes d'eaux; et ma poitrine nue
Sentit s'accroître son désir
Sous leur caresse diaphane...
Pourquoi déferlaient-ils tous ensemble, ces flots
Chargés de mélodie et de chants et d'échos ?
Qui donc avait levé leur vanne ?

D'où venait leur bouillonnement ?
De quel mystérieux réservoir millénaire ?
Eux que j'avais connus inertes et dormants
Pourquoi cessaient-ils de se taire
Et de leurs torrents déliés
Faisaient-ils, tout à coup, monter un hymne vierge ?
...Je tenais simplement, en passant sur leurs berges,
Un rameau de vert coudrier...

(1) Erôs qui fait jaillir les sources.

Et, depuis ce jour, ils m'émeuvent !
Ils enivrent ma soif sans jamais l'apaiser !

Leurs éternelles voix disent ma chanson neuve
Plus fraîche qu'un jeune baiser !
Refrains, versets, textes profanes,
Tout ruisselle d'eau vive, et je baigne mon cœur
Aux jets d'eau jaillissants des lyriques ardeurs !
Mais qui donc a levé la vanne ?

Qui donc, eau des Rhètes sacrés,
Te libère aujourd'hui ?... Coule ! Un temple est en fête!
Le jeune été combat, et, du haut des degrés,
Il crible la mer violette
De ses beaux regards sans pitié !
Coule !... Et, quand le soir viendra, coule ! eau du Céphise !
Et baigne encor Phœbé dans ta fraîcheur exquise,
A l'ombre des grands coudriers...

Ah ! coule, eau de Cyparissie !
Sur ta bouche déclose un sourire a tremblé...
La verveine de ta guirlande est refleurie,
Voici les prémices du blé
Et des offrandes de gourganes...
Alors, de ton écume éblouissant mes yeux,
Tu débordes enfin, et tes flots radieux
Font se lever plus haut la vanne !

Coule, eau du Latium, et fuis
De la vigne à l'ormeau, du myrte à l'oléandre !
Chante les jours heureux et la grâce des nuits !
Poursuis la trace, en tes méandres
Du pied fourchu des chevriers !
Ils déroulent leur ronde et tu noues tes volutes,
Et j'entends alterner le chant clair de tes flûtes
Et leurs pipeaux de coudrier...

Coule, eau de jade et de turquoise !
Eau des vasques de Perse ! Un chibouk d'ambre
[aux dents,
Je vois sur la faïence où tes rinceaux se croisent,
Refleurir mon rêve, en guidant,
De mon doigt pointu de sultane,
Un bouton de jasmin sur tes frais entrelacs...
Et, dans la nuit, lorsqu'un amant chante là-bas,
Des pleurs s'égouttent de tes vannes...

Coule, aussi, printemps d'Albion !
Est-ce l'aube aux yeux gris, qui, pensive, dévide
Sur la pervenche, et l'herbe, et les tendres surgeons,
Tes écheveaux d'argent liquide ?
Sss... un rossignol va triller...
Mais tu mêles sa joie à tes glissantes mailles
Pour chanter la beauté... Il fuit... revient... tressaille..
Il est là... sur un coudrier !

Et toi, coule, eau folle d'Espagne !
Tu roules dans tes flots cœurs et corps enlacés !
Brusque et rompue, issant des rocs de la montagne.
Premier regard, dernier baiser,

Sans que les fleurs d'œillet se fanent...
Eau jamais fraîche, et désaltérante pourtant,
J'ai senti ta saveur de soleil et de sang !
Qui donc osa lever ta vanne ?
Et qui donc, belle eau des étangs,
T'a fait mieux chuchoter, sous la froide lumière,
Ta perfide berceuse ? Et sous les bouleaux blancs,
J'ai vu la main des lavandières
Tordre les cheveux des noyés !
...La brume enfume la lune !... Chante ! je t'aime...
Chante ! J'ai peur... Et demain au petit jour blême
J'irai me pendre aux coudriers...

Enfin toi, source éblouissante !
Tu m'as heurté la face ! Et tu fus, tour à tour,
Ruisseau, fleuve, torrent, trombe dans tes tourmentes,
Caresse dans tes chants d'amour !
Ton eau s'aiguise en filigrane
Pour sertir de rosée une rose qui choît...
Mais ton eau peut jaillir des bassins du grand Roy
Quand on sait en lever la vanne !

Elle humectait le calathus
Avant d'avoir passé dans l'amphore latine,
Et de ces vases purs, à tout jamais ton flux
Gardera la forme divine...
Ah ! coule et que mes yeux mouillés
Puissent, dans ta fraîcheur, oublier leur jeunesse !
Baigne mon flanc troué, que déchire et que blesse
Ce brin rompu de coudrier !

Viens ! Bondis, éclabousse, imprègne,
Frappe par tes remous mon âme en désarroi,
Et que ta marée haute ait des vagues qui saignent !
Mais quand ton tumulte entre en moi,
Nourris mon cœur d'un peu de manne !
Avant d'éparpiller, aux quatre vents du ciel,
Ton onde étincelante et tes chants immortels,
Dis-le donc, Qui levait ta vanne !

QUAND VIENT LA NUIT

Quand vient la nuit je m'en vais lentement
Sur le chemin de mon calvaire,
Et c'est les soirs glacés que je préfère
Aux crépuscules du printemps,
Car dans l'obscurité je vois renaître
Le cher soleil de ta fenêtre,
Et mon cœur transi, malade et si lourd,
En passant auprès du vitrage,
Reconnaît parfois l'ombre de l'amour...
L'ai-je fait ce pélerinage !
La montée entre deux rangs de maisons,
Un jardin aux sombres pelouses,
Ta rue, avec un arbre à l'horizon
Qui tend une branche jalouse
Pour écarter les passants importuns...
Ah ! je connais chaque boutique,
Les becs de gaz, les pavés, un à un...
Le décor n'a rien de lyrique,
Mais si tu savais comme il me fait mal...
Et pourtant, à ce coin fatal,
Tous les soirs, depuis très longtemps, je rôde !
A tes carreaux j'irai demain
Pour y quêter, pauvre bête en maraude,
Le clair reflet de tes deux mains...

A MA JEUNESSE

Voici que les ombres du soir
Vont estomper votre visage
O ma jeunesse ! Il va falloir
Que bientôt ma main se dégage
De l'étreinte de votre main,
Et que je suive seule un ténébreux chemin.

Avant que la nuit nous sépare
Penchez-vous tout près de mon cœur;
C'est l'instant, fugitif et rare,
Où vous surprendrez sa clameur !
Après, sans adieu, tête basse,
Vous partirez, n'osant me regarder en face...

Ecoutez... Ecoutez mon cœur :
« Que m'avez-vous donné, Jeunesse !
A moi qui naissais plein d'ardeur
Et qui sursautais d'allégresse
Simplement pour battre plus fort !
M'avez-vous, sans compter, prodigué vos trésors ?

Ai-je pu vider vos corbeilles
Sans savoir que je gaspillais ?
O joie à nulle autre pareille !...
Quand vos bras radieux ployaient
Sous leur fardeau de fraîches roses,
Ai-je pu défeuiller les fleurs les mieux écloses ?

Ai-je pu m'enivrer du miel
Que vos essaims d'argent butinent
Parmi les clairières du ciel ?
Et leur belle rumeur divine
Bourdonnait-elle tout autour
De l'émoi grandissant que m'apportait le jour ?

Ai-je connu tous vos délires
Si spontanés que, même fous,
Ils ont la grâce de vos rires ?
Avez-vous fleuri notre joug,
Et vos brillants liens de soie
Ont-ils noué en gerbe une moisson de joie ?

Hélas ! vous savez bien que non !
Vos yeux se remplissent de honte
Et vous détournez votre front...
Vous connaissez le triste compte
D'espoir à chaque instant détruit,
De souffrance inutile et de désir sans fruit !

Vous savez que la moisson blonde
Que vous serriez dans vos liens,
N'était vraiment lourde et féconde

Que d'ivraie et non de bon grain,
Et, qu'en la fauchant, votre rire
Sonnait haut pour cacher le sanglot qui déchire !

Et tous les gais bleuets du joug
N'empêchaient pas sa meurtrissure,
Lorsque, dans le grand soleil d'Août,
La charge des javelles mûres
Etait trop lourde pour mon front
Puisque vous aviez clos les granges des maisons...

Vous savez que de vos abeilles
Je n'ai connu que l'aiguillon,
Et que d'avoir vu la merveille
De leurs bruissantes légions
A travers la brume du rêve
N'a servi qu'à me faire encor souffrir sans trêve !

Vous savez que vous réserviez,
Dans les odorantes brassées,
Les fleurs des plus rouges rosiers !
Que, ma convoitise attisée,
Vous enfermiez tous vos trésors
Hors de portée, au creux de vos corbeilles d'or !

Vous n'avez rien donné, Jeunesse,
Hormis votre propre beauté !
...Et pourtant, dans le jour qui baisse,
Presque au moment de vous quitter,
Ces biens dont vous fûtes avare
Voici que ma ferveur brusquement s'en empare!

J'ai reçu d'un autre que vous
Le talisman secret... Et l'ombre,
Qui descend lentement, dissout
Vos ténèbres, Jeunesse sombre !
Mon chemin vous l'avez quitté
Et voici que sa nuit m'éblouit de clarté !

Car, près de moi, brille une étoile !
Je ne l'atteindrai pas, c'est vrai,
Mais elle m'apparaît sans voiles
Et me transperce de ses rais ! »
...Ecoutez battre ce cœur triste...
« Je ne l'ai pas connu, mais le bonheur existe ! »

NE CROIS PAS QUE L'ÉTÉ REVIENNE

Ne crois pas que l'été revienne tous les ans
Sur les mêmes plaines fécondes;
Ce sont d'autres étés, et ce sont d'autres champs
Où les récoltes surabondent...
L'été se coupe, à la faux du dernier regain
Et se blute avec les ivraies !
Puis c'est un autre été qui se fane aux andains
Et que l'on glane autour des haies !
Tu ne peux pas deux ans goûter les mêmes fruits
Au même déclin des journées...
Il manque au crépuscule une odeur, ou des bruits,
Comme au ciel les longues traînées
Qui t'enchantaient étrangement... Ah ! l'an dernier !...
N'espère pas qu'il se répète !
Mais tu ne vois donc pas que le Temps sans pitié
Ne renouvelle aucune fête,
Et ne laisse nouer deux fois aucun bouquet...
...Les vendanges encore vertes,
Quand coulera le suc de leurs longs grains musqués,
Auront un autre arôme, certes !
Que les vins déjà vieux qui dorment au cellier...
Ta soif ne sera pas la même...

...Lorsque tu chasseras, à l'aube, les halliers,
Tiendront-ils dans leur brouillard blême
Tes rêves d'un autre matin ?... Et ton frisson,
Devant la vaste cheminée,
Ne sera-t-il pas fait d'un froid bien plus profond
Que celui des autres années ?...
Ah ! n'affirme donc pas que les nouveaux printemps
Refleurissent les mêmes branches,
Quand tu ne peux pas être sûr que, simplement,
Tu sentiras si tu te penches
Monter encor l'odeur des anciens lilas
Comme un sanglot dans ta poitrine...
N'attends plus ! n'attends plus ! Agis ! n'espère pas !
Il n'est que temps, le jour décline...
Le soleil de demain aura d'autres rayons
Et que tes yeux voudront connaître...
Tous les flots inconnus te sembleront profonds,
Et pour y retremper ton être,
Tu voudras oublier que l'azur de la mer
N'est fait que de l'eau des orages,
Et souffletait nos fronts unis encor hier ;
Tu le croiras nouveau, sans âge,
Quand c'est lui dont est fait notre ciel d'aujourd'hui !
C'est là, vraiment, l'atroce chose !
Rien ne résiste au temps, et le temps même fuit...
Vois, dans ton âme la plus close,
Que de dieux disparus, de titans écroulés
Et de héros portés en terre,
Qui furent toi pourtant, dans les jours écoulés !
Et celui qui m'aimait naguère !
Cet homme que tu fus un instant près de moi,
Et que moi j'idolâtre encore,
Qu'en fais-tu, dis ? Il change !... Il change chaque fois
Qu'un autre regard le déflore !

Il change, et je poursuis son ombre chaque jour
Il change, et je cherche mon âme !...
Je ne sais même plus ce que c'est que l'amour
Tant le besoin de toi m'affame...
Tu possèdes toujours mon cœur exténué
Mais je cherche en vain ton visage...
Si mon désir pouvait t'atteindre et te tuer
J'aurais ce funèbre courage !
Je fixerais alors à tout jamais l'amant
Je te défendrais de toi-même,
Et le jour de ma mort tu recevrais vraiment
L'ensevelissement suprême !

LA BERCEUSE

J'ai moins mal ce soir... Pourquoi ?... Devine !...
C'est bien toujours le même tourment
Mais il me chante pour le moment
Une tendre berceuse en sourdine.

Tendre, douce à mourir, et câline,
La berceuse dit le changement
Du visage vieilli de l'amant
Et sa jeunesse qui se termine...

En sourdine elle m'ôte un effroi,
Car je sais que pour d'autres que moi
Tes lèvres enfin seront sans charmes

Et tes regards dépourvus d'appas !
Mon tourment chante, chante tout bas...
J'ai moins mal... Et cependant mes larmes...

LORSQUE JE SERAI MORTE

Lorsque je serai morte, ah ! ne m'enfermez pas !
Laissez-moi sans tombeau, sans grille qui me fasse
Sentir une barrière au-delà du trépas !
Ne rationnez plus ma mesure d'espace !
Puisque vivante j'ai plié devant les lois,
Morte, libérez-moi !

Que je n'éprouve plus d'écrasantes contraintes !
— Ne posez pas de dalle au-dessus de mon cœur —
Qu'aucun obscur respect ne m'impose une feinte !
— Ne dressez pas de croix, ne versez pas de pleurs —
Et, pour qu'en mon cercueil, j'oublie enfin l'entrave,
Qu'aucun nom ne s'y grave !

Laissez se disperser mes cendres au dehors !
Ne me concédez pas, ainsi que fait la vie,
La place exacte et les limites de mon corps,
Mais que le vent du ciel prenne, emporte, amplifie,
Ma poussière anonyme et ce qu'elle contint
De désirs non éteints !

Quand j'aurai dépouillé cette forme précise
Je ne connaîtrai plus de devoirs ni de droits !
J'échapperai dès lors à toutes les emprises :
Aux vôtres, êtres chers ! qui m'imposiez un choix
Par mon sentiment même; aux tiennes, conscience,
Si dure à mes offenses !

Et je pourrai ne suivre, enfin, que le Hasard !
Ce Hasard dont l'ivresse, irresponsable et chaude,
Ne m'a pas terrassée, esprit et corps épars,
C'est lui qui mènera les nocturnes maraudes
Où les morts vont glaner les bonheurs défendus
Que, vifs, ils n'ont pas eus !

Oui ! moi qui ne voulais m'engager sur les routes
Qu'après avoir compté leurs tournants périlleux,
J'irai, sans un scrupule, en poussière dissoute,
Danser sur le chemin qui me plaira le mieux !
Vers quoi ?... Vers l'horizon d'un mirage lunaire
Ou le creux d'une ornière !

Qu'importe ! Sans prévoir, sans craindre ou mesurer !
J'irai, comme au printemps les pollens dans la brise !
Pensent-ils, croyez-vous, lorsqu'ils vont à leur gré
Mêler leurs poudres d'or de cytise à cytise,
Ou porter aux pommiers l'amertume des buis
Sans souci de leurs fruits ?

C'est comme eux que je veux suivre ma fantaisie !
Pour que la douce nuit fasse entr'ouvrir mon cœur,

Que mes désirs, non contenus, se rassasient,
Que ma cendre impalpable, encor pleine d'ardeurs,
Mais dépourvue enfin d'un excès de sagesse,
S'envole et se connaisse !

Et qu'elle ose, elle qui n'aura plus de remords,
Qu'elle ose l'action, si simple et si sauvage,
Dont ma main frémissante a contenu l'effort
Sans l'accomplir, qu'elle ose enfin! sur son passage,
Se poser largement, comme pour conquérir,
Par droit de son désir !

Qu'elle aille s'emparer des biens qu'elle convoite,
La poussière de mon pauvre corps affamé !
...Qu'elle aille caresser les petits cous tout moites
Des poupons endormis, et, qu'au contact aimé,
Elle ait l'illusion d'être encore féconde
Et d'enfanter un monde !

Qu'elle aille se glisser aux lèvres des amants
A l'instant où l'aveu, quel qu'il soit en paroles,
N'étant plus qu'un instinct, les unit simplement,
Et que leur long baiser la presse et la console
De l'étreinte qu'elle a, jusque dans sa pensée,
Par devoir renoncée !

Et qu'elle aille, pendant cette nuit, se poser
Pour partager l'émoi de quelque sombre couple
Que n'a pu contenter la saveur du baiser,

Quand l'un d'eux, fou d'amour, aura d'un couteau sou-
Fendu le cœur étroit, trop calme à son souhait, [ple,
Qu'il adore et qu'il hait !

Que ma poussière alors s'imprègne goutte à goutte
De ce beau sang profond qui coule lentement
Et contient le secret qu'on cherche et qu'on redoute !
Car j'aurai passé l'heure où soi-même on se ment,
Et je m'en irai droit vers les troubles délires
Dont le mystère attire !

Ah ! vous n'avez connu de moi que la pudeur
Et la réserve et la tenue et le silence,
Mais moi je le savais que le cœur de mon cœur
Défaillait par excès et non pas par carence,
Et je savais aussi quel strangulant étau
Enserrait ses sursauts !

N'est pas libre qui veut ! J'avais ma conscience
Qui veillait attentive à mes moindres écarts,
Et j'avais beau haïr sa détestable outrance
Je l'ai subie !... Alors quand il sera trop tard
Pour le bonheur, qu'au moins ma cendre se soulève
Vers l'ombre de ses rêves...

Ne posez pas de dalle au-dessus de mon cœur !
— Que je n'éprouve plus d'écrasantes contraintes —
Ne dressez pas de croix, ne versez pas de pleurs !
— Qu'aucun obscur respect ne m'impose une feinte —
Mais, quand je serai morte, absolvez-moi tout bas
Et ne m'enfermez pas !

PAYSAGE

Ce n'est qu'un simple paysage,
Un soir de fenaison, le soleil disparu...
Des champs, la haie au bord d'un rû,
Trois peupliers, jalonnant la route au passage...
Mais le déclin du jour est limpide et doré,
Le ciel, tendrement vert, effeuille des promesses,
Le parfum de l'été n'est plus qu'une caresse
Dont seraient fécondés les prés,
Et la plaine endormie et tranquille se gonfle
Du soupir léger d'un coteau...
Ce n'est qu'un paysage avec un chariot
Lourd de foin, où des insectes attardés ronflent,
Avec des boqueteaux pour borner l'horizon,
Mais là-bas, invisible au tournant, la maison...

Et ce paysage m'accable !...
Quand respirer serait aimer, moi ! je me meurs
Comme d'un mal intolérable !
Et pour donner son goût réel à ma douleur,
Je voudrais m'écrouler là, tout contre la terre,
Et follement, m'emplir la bouche d'herbe amère,
La mâcher, la manger, symbole plus vivant,



M'en repaître par larges touffes,
Et la tenir aussi serrée entre mes dents
Elle qui trop souvent m'étouffe !
Et puis, lorsque gorgé de l'atroce festin,
Mon misérable cœur éclaterait enfin,
Ah ! je verserais mes larmes d'une coulée
Comme un sauvage miel d'une ruche comblée !

Car alors je ne verrais pas
Ce couple de faneurs cheminer sur la route,
Et je ne tremblerais pas toute
Quand un geste identique unit leurs pauvres bras !
Ils vont, tous deux, ils vont... Un même joug les lie,
Et, dans l'heureuse paix de la tâche accomplie,
Ils côtoient lentement la tâche de demain.
Et c'est ce couple que j'envie !
Ces rustres sans beauté connaissent de la vie
L'essentiel, l'unique bien !
Ils peineront toujours et leurs fêtes sont brèves,
Mais leurs médiocres cœurs n'en font plus vraiment qu'un,
Ils sont forts, ils sont grands, d'avoir mis en commun
Leur labeur sans espoirs et leur repos sans rêves !

TROIS CHANSONS
SUR UN THEME ANCIEN

BALLADE

Sous les arbres de la forêt,
A minuit la belle est allée...
Au ciel la lune était gelée
Et le vent givrait les marais,
Disait la belle : « Ah ! que m'importe !
Mes lèvres brûlent d'un secret
Qu'au diable, hélas ! ce soir j'apporte ! »

Le diable, de pourpre vêtu,
L'attend, tout en bourrant sa pipe
Avec des cheveux de guenipe...
— « Bonsoir, belle ! Qu'apportes-tu ? »
— « Maître... mon cœur... » — « Mauvaise offrande ! »
— « Prends vite !... il s'est tant débattu... »
— « Donc il est mien !... Et... tu demandes ?...

—« Un échange... Son cœur à lui... »
— « Je ne l'ai pas ! » — « Seigneur !... que faire ?... »
...Alors le diable, débonnaire,
Dit : « Je peux, mais rien n'est gratuit,



Te faire un violon magique
Et ton amant serait séduit...
Il me faudrait quelques reliques... »

— « Prends ! » dit la belle, « est-il encor
Rien ici-bas à quoi je tienne ! »
Alors, à la pauvre âme en peine,
Le diable arrache d'un effort,
Piété, vertu, deux cordes graves,
Du pouce et de l'index les tord
Et les effile avec sa bave.

Il a, pour établir l'accord,
Sur le cœur gonflé de la belle
Tendu la fine chanterelle,
La corde vive où tinte encor
L'argent d'un rire de jeunesse !
Puis enfin, pour la corde d'or
Il prend sa beauté de princesse !

Au matin, la belle s'assit
Devant le palais, sur des roses...
Mais la fenêtre est toujours close
Et ne lève point son châssis...
Le roi, à la chanson muette
Reste sourd !... La belle en souci
Sur son cher violon halète...

Revient le soir au fond des bois :
— « Fais-le chanter ! » dit-elle au diable,
« Car seule j'en suis incapable... »



Répond Satan : « Eh ! par ma foi !
Manque un archet ! J'ai bien envie,
Pour t'en faire un, fort, souple et droit,
De prendre ton restant de vie!

Et la belle revint s'asseoir...
Le chant du violon magique
Etait si poignant, qu'en réplique,
De la grand'porte du manoir,
Sortit le roi... cherche... Et se gausse
De cette vieille morte en noir !
— « Jetez-là », dit-il, « à la fosse ! »

PASTOURELLE

Sur les chemins de Picardie
Un beau matin roule mon cœur !

Laissez-le ! Fier et sans douceur
Tous les galants il congédie !
Sabots claquants et rires fous,
Soleil, rosée, oiseaux, prairie,
Laissez ma main, je vous en prie,
Le printemps fleurit bien sans vous !

Rencontre un gars de Picardie
Portant le ciel dans ses yeux clairs !
Sur le chemin, qui s'incendie,
Roule mon cœur beaucoup moins fier...

L'été pleure aux bords des fontaines,
Il ne saurait mûrir sans toi !
Philtres, bouquets, sorcière, émois,
Regards baissés, sabots qui traînent !
Prends ma main... mets-y le bonheur,
Le baiser que je te mendie...

Quand vient le soir roule mon cœur
Sur les chemins de Picardie !



COMPLAINTE

Le premier jour... L'aube est sans doute
Trop heureuse pour s'effacer
Et reste aux pommiers de la route !
Le ciel rit dans l'eau des fossés...
Un ciel frais éclos... Et j'écoute
Tous les baisers de fiancés
Qu'apporte le vent. Passe, tendre
La journée... Ah ! Seigneur très bon !
L'aube illumine encor mon front...
Et c'est doux d'attendre...
Laire, laire, lon !

Le second jour... L'aube a sans doute
Joué son sort, la nuit, aux dés...
Elle est rouge et court sur la route !
En passant, sa joue a fardé
Tous les arbres des bois... J'écoute...
Est-ce le cri des possédés ?
Le père en tremble sur ses jambes !
Au feu ! au feu ! Seigneur, plains-la !
...L'aube a brûlé mon toit, hélas !
Et ma maison flambe...
Laire, laire, la !

Le dernier jour... l'aube est sans doute
Bien trop lasse pour se lever...
Des corbeaux, au loin sur la route,
Achèvent un cheval crevé.
Il neige, et j'ai si froid... J'écoute
Quand la cloche sonne un ave,
Le glas de l'écho... Passe, lente,
La journée... Ah ! j'ai mal, Seigneur !
Car le froid m'a gelé le cœur
Et la mort me hante !...

O BOCCA, BOCCA BELLA !

Pourquoi je n'entends pas le sens de vos paroles ?
Parce que je n'écoute pas!
J'en sais le but, des vagabondes et des folles,
De celles que vous dites bas!
Leur bruissement léger vient ainsi qu'une eau pure
Et baigne mon cœur trop ardent.
Vous voulez que j'écoute au moment où j'endure
Le mal ineffable et troublant
De vous voir me parler ? Vos deux lèvres jumelles,
Au dessin souple et sinueux,
Forment les mots pour moi, mais moi je ne vois qu'elles,
Avec leur pli voluptueux
Qui se marque et s'efface au gré de vos pensées,
Liant et déliant l'émoi
Dont mon corps vibrera par ondes cadencées
Tant que j'aurai la vie en moi !
Je comprends l'axiome, aujourd'hui qu'il me touche,
Absurde et divin tour à tour :
Miracle vivant de l'amour
Le verbe n'est que chair prononcé par ta bouche !

CLAMAVI AD TE

J'approche et tu fermes tes bras,
Je te regarde et tu détournes ton visage,
J'implore et tu n'écoutes pas !
Sais-tu ce qu'il faut de courage
Pour supporter, sans défaillance, un tel conflit ?
Tu ne me tuerais pas, mais tu m'ensevelis
Vivante encor dans une tombe
D'où, chaque jour, j'essaie en vain de m'évader
Où chaque soir, il faut pourtant que je retombe
Puisque tu n'as rien accordé !

J'use ma force dans le vide
Sur un but fugitif que je n'atteins jamais !
Je dispute un rêve splendide
Au silence qui ne permet
Ni son éclosion, ni sa fin, ni sa suite !
Mais que te font à toi, tous mes vœux mis en fuite
Et tous mes élans réfrénés,
Puisque tes yeux sont secs et ton cœur n'est pas ivre ?
Tu le sauras portant, que d'être abandonné
C'est mourir sans cesser de vivre !

Ah ! depuis déjà tant de mois
Que je porte l'amour dans le fond de mes moëlles
Comme un mal pesant, il s'accroît
Sans que rien ne le renouvelle !
It est moi-même enfin, bien plus qu'un sentiment !
Sache que tu m'es cher, intolérablement,
Que j'attends ta miséricorde ;
Je le dirai, jusqu'au dernier souffle, sans fin,
Car mon cœur trop frappé, vibrant à pleines cordes,
Ne connaît plus d'autre refrain !

Ecoute-moi ! l'amour m'écrase !
Aucun enfer, jamais, ne fut sans paradis
Aucun martyre sans extase,
Aucune fièvre sans répit !
Ecoute-moi ! L'amour prend ma vie et la sape !
La route la plus longue est-elle sans étape,
Le calvaire sans stations ?
Ecoute-moi ! L'amour de sa soif me dessèche !
Faudra-t-il traverser, sous le soleil de plomb
Tout le désert sans puits d'eau fraîche ?

N'auras-tu jamais de pitié,
Et sur cette agonie, impossible à décrire,
Ne voudras-tu pas effeuiller
La claire douceur d'un sourire ?
Tu ne me vois donc pas, prostrée à deux genoux,
Et t'implorant toujours ! Mes balbutiements fous
N'exhalent plus des mots de blâme,
Ni des appels venus de mon cœur en lambeaux,
Ce ne sont ni soupirs, ni larmes, ni sanglots,
Mais c'est comme des sueurs d'âme !

PRINTEMPS

Une vaste rumeur d'attente et de désir
Emeut les bois, crispés sous la caresse acide
D'un vent trop frais, d'un vent aigu qui fait frémir,
Dans les vergers, les frissonnantes fleurs candides ;
Et je vais en tenant mes rêves par la main.
Le ciel est agrandi de leur aile éployée
Qui jette par instants de l'ombre en mon chemin.
...Oui, je vais au hasard sur ta trace mouillée,
Printemps au visage incertain, aux jeunes yeux
Tournés vers l'inconnu d'une saison nouvelle,
Car je veux lire encor dans tes vertes prunelles
Ton mensonge périssable mais radieux !
Je t'aperçois... je te poursuis... mais tu t'élances,
Et tourbillonnant, fou, jeune et divin, tu danses !
Sous le grand soleil blond comme un rayon de miel,
Tu danses ! Sous la soie opaline du ciel,
Dans le ruissellement aérien des écharpes,
Je vois jouer sur toi le prisme aux sept couleurs...
...Et je songe à l'amour dont toute la douceur
N'est peut-être qu'un chant merveilleux de ta harpe,
O Printemps !... Toi, tu ris en dansant, les yeux clos...
Tu foules de tes pas l'herbe odorante et molle,

Sous les branches retombantes des grands bouleaux ;
Tu fais naître en dansant ce chant qui nous affole,
Tu l'inscris sur la terre en bouquets dénoués,
Et, par tes traits d'anémone et de violette,
La forme et le parfum d'une fugue muette
Suit ta danse éperdue, en motifs alternés !
Tout autour de ta grâce ondoient les frais pétales !
Tu leur dictes la joie et la vie, et l'instinct,
La danse aveugle du désir et du destin...
La forêt tout entière en un soupir exhale
La réponse à ton chant, et semble s'abreuver
Au geste fécondant de tes deux bras levés !
Son ciel a reflété ta clarté juvénile,
Ses arbres garderont la tendre flexion
Et le rythme émouvant de ton beau corps gracile !
Tu la feras renaître après chaque abandon
Plus docile à ta voix sous le joug des années !
Mais un joug bien plus lourd vient entraver l'élan
Dont j'accueillais ton premier souffle étincelant !
Tu ne peux refleurir toutes les destinées...
Toi que j'ai tant aimé, toi qui me répondais,
Tu ne m'apparais plus, Printemps, quand je t'implore
Et le ramier donne une voix à mes regrets
En roucoulant : « Erôs, Erôs »... il pleure encore...

SI VOUS L'AVIEZ VOULU

Si vous l'aviez voulu nous pouvions être heureux.
Nous pouvions, à la vie accordant notre rêve,
Fouler le sol ingrat mais contempler les cieux
En suivant enlacés le chemin qui s'achève.

Nous n'aurions pas tenté d'atteindre à la splendeur
D'un impossible accord entre nos destinées,
Mais nous connaîtrions l'entente de nos cœurs
Et la profonde paix de l'âme abandonnée.

Nous oublierions notre âge et que nos pieds sont las
D'avoir, dans les ronciers et les dures épines,
Trop longtemps cheminé pour gravir la colline...
L'amour, à tout jamais, allègerait nos pas.

Ensemble nous irions. Nos cœurs, fervent et sages,
Ménageant un bonheur si longtemps attendu,
Ne se blesseraient pas à scruter nos visages,
Contents de la douceur d'être enfin confondus.

Dites,est-il trop tard ?... La route monte encore
Mais nous serait meilleure au revers du coteau...
Le soleil qui décline a des rayons plus chauds
Et les feux du couchant sont plus beaux que l'aurore !

Venez... Sur votre épaule appuyez mon front lourd,
Appuyez votre bras aux courbes de ma taille,
Et que toute parole inutile défaille
Quand vos yeux plongeront dans mes yeux, mon amour...

Et nous parviendrions au terme de la route
Dans la sérénité d'un soir sans lendemains,
Nous étant affranchis des craintes et des doutes
Et du tourment passé rien qu'en joignant nos mains.

Aussi, quand nous verrions les ifs du cimetière
Profiler près de nous leurs ombres funéraires,
Tranquilles, nous irions nous étendre au tombeau,
Car la mort ne serait que le champ du repos.

RÉPLIQUE D'UNE HÉLÈNE

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
RONSARD *(Sonnet à Hélène)*

Quand vous serez bien vieux, le soir, à la chandelle,
Assis auprès du feu, tisonnant et rêvant,
Peut-être lirez-vous les vers, où trop souvent,
Je vous ai célébré, du temps que j'étois belle!

Alors vous apprendrez, ainsi qu'une nouvelle,
Combien je vous aimois, et que mon cœur fervent,
Malgré vostre rigueur qui l'alloit décevant,
Bénissoit vostre nom de louange immortelle.

Mais il sera trop tard pour respondre aux aveux,
Vous aurez presque atteint les ombrages myrteux,
Je ne pourray donner de désir ni d'envie...

Ce soir-là pleurerez, le front dessus la main,
Regrettant mon amour et vostre fier desdain,
De n'avoir pas cueilli les roses de ma vie !

APRÈS UNE LECTURE DÉCEVANTE

Poète ce n'est pas ainsi
Qu'il faut parler! Je souffre!... As-tu de frais dictames
Pour des brûlures sans merci?
As-tu de généreuses flammes
Qui pourraient attiser un bûcher sans éclat
Où fument les lambeaux d'un cœur ardent mais las ?
Choisis ! Je veux que tu me berces,
Comme un enfant, à des chants sans réalité,
Ou bien, qu'ivre par toi, je sache m'exalter
Du mal même qui me transperce !

Puisque tu n'avais que des mots
Pour calmer mes douleurs et pour panser mes plaies,
Il fallait choisir les plus beaux !
Peu m'importe qu'elle soit vraie
La chanson dont le rythme enchantera mon cœur,
Et dont je redirai l'émouvante langueur
En assonances délicates!
Ses stances couvriront de leurs accords parfaits
Les discordances de la vie... Un cri se tait
Quand l'écho de la rime éclate !

Pour mieux étouffer mes regrets
Je voudrais un récit de courts bonheurs sans causes,
Poète ! où tu rappellerais
Tout simplement de simples choses :
Une aubépine en fleur sous un soleil d'avril,
L'horizon limité par le souple profil
De ces collines ondulées,
Un orgue dans la rue, un jour à son déclin,
Une fumée en l'air, et d'un balcon voisin
L'odeur d'un pot de giroflées...

Puis tu mènerais mon chagrin,
Aux heures où la terre et le ciel s'incendient,
Dans l'ombre et la paix d'un jardin
Où chanterait la mélodie
De la colombe gémissante et du jet d'eau;
Tu dirais un mur blanc, deux cyprès en fuseaux...
...Je vois un portique céleste...
Et ton verbe, embaumé par des fleurs d'oranger,
Décrivant les arceaux d'un kiosque léger,
Prendrait la grâce de leur geste!

Tu pourrais ainsi dérouler
Du jour et de la nuit la tranquille épopée.
Mais si, parmi les champs de blé,
Tu fais danser quelques Napées,
Ah! ne vois que l'harmonieuse volupté
Des beaux corps ondoyants sous le soleil d'été!
Je ne voudrais t'entendre dire
Ni le charme que jette un regard d'abandon,
Ni l'attrait d'une voix, ni, sous des cheveux blonds,
L'énigme d'un tendre sourire...

Et si tu veux parler enfin
De l'amour où les cœurs se révèlent eux-mêmes,
Du grand amour que nul n'atteint,
Puisque dans cet effort suprême
Et pour toucher le but, ne fût-ce qu'un instant,
Il faut unir deux pas dans un unique élan,
Deux gestes dans une riposte,
Et que de satisfaire à son propre désir
C'est le sacrifier et c'est l'anéantir
Dans un mutuel holocauste

Alors, poète! par pitié,
Peins-le tel qu'il n'est pas, mais bien tel qu'on le rêve!
Donne à des mots extasiés
La réponse qui les achève!
Parlant d'Erôs, omets les silences cruels
Qui suivent de si près le chant de son appel!
Farde son front de couleurs fraîches,
Pose un bandeau d'azur sur ses deux yeux crevés!
Fais-moi croire au mensonge et fais-moi retrouver
Les rémiges d'or de ses flèches!

Mais j'aimerais encore mieux
Ne plus me souvenir et m'enfuir dans un rêve
Où naîtrait l'espoir merveilleux
Débordant de nouvelles sèves!
Fais-moi voir, dans le frais silence du matin,
Quand vient jouer le vent des espaces sans fin
Parmi les fleurs et l'herbe verte,
L'envol d'une chimère!... Emporte-nous au jeu
De ses replis tout ocellés d'ambre et de feu
Et sur ses ailes large ouvertes !

JE VAIS MIEUX

Je vais mieux, m'as-tu dit? Oui, c'est vrai..., je vais
[mieux!
...Puisqu'il est impossible, en effet, que s'accroisse
Le chagrin, dans mon cœur trop saturé d'angoisses,
Je vais mieux!... Et puisque mes misérables yeux
Ont tellement pleuré qu'ils ont tari leurs larmes,
Puisque mes bras sont retombés à mes côtés,
Las de t'avoir offert, et vainement, leur charme,
Je vais mieux!... Je vais mieux!... Je veux les répéter
Ces mots que tu m'as dits... Je tâcherai d'y croire
Ainsi que tu l'as fait, quand ta tranquille voix
Plantait ces derniers clous dans l'arbre de ma croix!
Ah! que tu sais donc bien réveiller la mémoire
De mes nerfs affaiblis par un trop long tourment!...
J'ai crié?... Non, non !... je vais mieux... répète
[encore...
...As-tu pensé parfois à ces ondes sonores
Dont l'ampleur est si grande, et si profond l'accent,
Qu'on ne peut plus en percevoir les lourdes houles?
Mais, dans le silence apparent, on sent l'assaut
Puissant, sauvage et tout retentissant d'échos...
Et je l'ai tant subi que j'en ai l'âme soûle,

Voilà la vérité!... Et mon malheureux cœur
Est tellement serré qu'il ne peut plus se rompre!
Je suis tombée enfin, plus bas que ma douleur,
Dans un ennui que rien ne vient plus interrompre,
Aucun mensonge, aucun espoir, aucun remords,
Et je vais mieux, ô mon bourreau! comme on est mort...

LE SAINT-JEAN D'ÉTÉ

CANZONA

Je suis venue, au bord de l'eau, bercer ma peine,
et les foins verts,
Les champs d'or blond, les grands tilleuls, de leur
enbaument l'air. [*haleine*

J'ai fait tomber, au fond de l'eau, et sur le sable
mes pleurs amers...
L'eau coule plus, coule à pleins bords, intarissable,
d'avoir souffert.

Au fond de l'eau, j'ai vu tes yeux, des yeux de haine,
tout grands ouverts.
J'ai vu tes yeux, ils m'ont fait peur... tes yeux
tes yeux si clairs... [*m'entraînent...*

Ah! pourquoi, bien-aimé, m'as-tu fait la promesse
De venir aujourd'hui? et puis tu me délaisses...
Tu n'es pas là... tu n'es pas là... je t'ai cherché...
Sur la place où l'on danse, à travers le marché,
Au jeu de boule, au tir... Non, non, la fête est vide...
Pourtant tu m'avais dit : « Pour la Saint-Jean d'été
Je viendrai. Soyez-là... » Et moi, j'ai tout quitté...
L'as-tu dit par hasard? et mon cœur trop candide
S'est-il pris à des mots, qui n'importaient qu'à lui?...
Je ne sais pas... Je t'aime tant, que les paroles
N'ont plus leur sens, quand c'est toi qui les dis... et
[folle
Je les retiens... Mais toi, t'en souviens-tu, le jour enfui?

Au fond de l'eau, j'ai vu mon cœur, vivant à peine...
tout recouvert
De ton dédain, de ton oubli... mais l'eau l'entraîne,
mon cœur se perd.

Pour le ravoir, au fond de l'eau, je le demande,
ce cœur de chair...
L'eau me répond : « Tu ne l'auras, où qu'il descende...
tu l'as offert... »

Je suis venue, au bord de l'eau, bercer ma peine,
et les foins verts,
Les champs d'or blond, les grands tilleuls, de leur
[haleine
embaument l'air...

DANZA

I

CHŒUR DES FILLES

Elles chantent en dansant.

Hai, Hai, Ha ! Venez garçons !
Autour du feu,
Venez, dansons!
Ouvrez les yeux
Tout à loisir!
Brûlez du bois
Pour découvrir
En une fois,
Celle qui va
Suivre vos pas!
Hai, Hai, Ha! C'est la Saint Jean!
Et tous les ans,
Vous choisissez
Pour vos péchés,
Marthe ou Margot

Ou Jeanneton!
Hai, Hai, Ha! Brûlez fagots,
Brûlez bâtons
Pour éclairer
Votre raison!

II

CHŒUR DES GARÇONS

Ils chantent en dansant

Hai, Hai, Ha! dansez les filles!
Soyez sans crainte
Le feu braisille!
Vos rires tintent...
On ne peut dire
S'il fait bien sombre :
On voit reluire
Vos yeux sans nombre!
Filles jolies,
Notre folie!...
Hai, Hai, Ha! De la Saint Jean,
Et tous les ans
Chacun ramène,
Comme une aubaine,
Sa fiancée...
Les vœux se rompent :
Hai, Hai, Ha! De l'épousée
Menée en pompe
L'âme est vilaine!
Beaucoup nous trompent!..,

III

CHŒUR DES FILLES

Hai, Hai, Ha! Si l'on nous veut
Il ne faut choir
Dedans le feu!
Pour nous avoir,
Il faut sauter
Les deux pieds joints
Sans hésiter,
Car avec soin
Nous refusons
Les culs de plomb...
Hai, Hai, Ha ! Hardi les gars !
Il se fait tard,
Sautez, allons :
Nous voudrions
Nous marier...
— « Pour toi ?... Maclou ?...
— « Merci beaucoup !
« Sans aumônier
Peut-être encor... »
— « Tiens ! pour Margot !
— « Celui-là dort !
— « Il est trop gros ! »
— « Petit, petit,
N'es-tu pas cuit ? »
— « Pour Jeanneton !
— « Comme il est fait ! »
« Non, mais croit-on !
— « Qu'ils sont donc laids ! »

IV

CHŒUR DES GARÇONS

Hai, Hai, Ha ! Allons courage !
C'est bien le diable,
Dans l'assemblage
Indéchiffrable
Si je ne trouve
Une compagne !
Quand le feu couve,
Dieu m'accompagne
Devant la fille
Vraiment gentille !
Hai, Hai, Ha ! Allons, je saute !...
— « Qu'elles jabotent ! »
— « Elles vont rire
De mon délire ! »
— « Moi je m'élance
A travers flammes
Chercher la femme
Dont la vaillance
Sera sans craintes
Pour elle-même ! »
— « Sautons sans feintes !
Celle que j'aime
Est la plus belle ! »
— « Moi, je veux celle
Bête ou charmante,
Châtaine ou rousse,
Dont l'âme aimante
Me sera douce !...

ENSEMBLE

Hai, Hai, Ha !

LES FILLES

Vous n'étiez pas nombreux, vous n'étiez pas tous là !...
Où sont donc Alexis et le grand Nicolas ?

LES GARÇONS

Oui, certains d'entre nous sont restés au fauchage
Mais les voilà... le long du chemin de halage...
Hai, Hai, Ha !

LES FILLES

Venez, venez donc vite ! Il reste encor du feu...
Et des pleurs à sécher dans quelques jolis yeux !

UN DES GARÇONS QUI VIENNENT D'ARRIVER

Le feu flambera vite ! en passant sur la lande
Nous avons pris, au lieu de bois, un peu de brande !
Hai, Hai, Ha !

LA FILLE QUI PLEURAIT

Que c'est donc beau ! La flamme grandit et se tord !
Ton feu à toi, c'est le plus clair et le plus fort !

LE GARÇON

Prends garde à tes cheveux, si près des étincelles
Ils font un halo lumineux... Ah ! tu chancelles !
Hai, Hai, Ha !

TOUS ENSEMBLE

Pauvre petite... Aide-la donc... éteins le feu...
Jetez de l'eau... Laissez-le faire... Il sait bien mieux...

LE GARÇON

Pour la première fois dans mes bras qui te portent
Faut-il que je te voie, enfant, peut-être morte...

LA FILLE

Non, je n'ai pas de mal, je vis et je t'entends...
Mais, je ne sais... ami... tout va s'affaiblissant...
Hai, Hai, Ha !

Elle s'évanouit.

DITIRAMBO

STROPHE I

Sonnez, sonnez, régulières,
Sonnez du jour tombant l'adorable clarté,
Sonnez la joie et la lumière,
Sonnez enfin, cloches d'été !
Faites que par vos voix, à travers l'étendue,
Grave, d'avoir été si longtemps attendue,
La bénédiction de Dieu, sur notre amour
Se pose... Oui ! Sonnez sur le bourg,
Sonnez sur la campagne, et comme une réponse,
Mon cœur presque en délire à répéter son nom,
Vient heurter tout mon corps de la tête aux talons
Ainsi que les battants dans vos robes de bronze,
Carillons, noles et bourdons !

ANTISTROPHE I

Je veux oublier ma souffrance...
Je ne demande pas pourquoi j'ai tant pleuré...

C'est presque avec indifférence
Qu'il m'en souvient... Mon adoré,
N'es-tu pas là, tout près, dans le jour qui s'achève...
Et nos sorts maintenant, comme en un tendre rêve
Ne se quitteront plus... Je ne me plaindrai pas
De peur qu'aux mots tristes et las,
Au moindre geste, ainsi qu'un oiseau de passage
Prend peur d'un grain de sénevé,
Le bonheur ne s'envole au loin, inachevé...
...Je ne veux voir que tes chers yeux, ton doux visage,
Et ton sourire retrouvé...

EPODE I

Ecoute... entends-tu les cantiques,
Qui font monter, comme un encens, dans l'air du soir,
Une psalmodie archaïque ?...
Je veux prier aussi, quand passe l'ostensoir,
Car un dieu seul pourra savoir
Combien du cœur divin un cœur de femme approche,
Quand, plein de tout l'amour qu'il donne à l'être cher,
Mais encor plein du mal d'hier,
Il mêle à ses baisers quelques muets reproches...

STROPHE II

Sonnez donc, sonnez douces cloches !
Tendres cloches de fête !... Et l'amour partagé
Sonnera tendre aussi, plus proche !
Il unira, dans l'air léger,
A vos sons rituels ses humaines offrandes,

A vos roses d'or pur, l'invisible guirlande
De sa jeunesse et de sa joie ! Encore sonnez !
Cloches de la Saint-Jean, sonnez !
Sonnez toujours plus fort ! Que le vent accélère
Votre choral sacré, mais plus tumultueux
Qu'un fracas de bataille ou qu'un tocsin de feu !
La coupole du ciel sonnera tout entière
Pour glorifier l'amour heureux !

ANTISTROPHE II

Et du clocher, beau fruit céleste,
Doré par le soleil qui n'atteint plus que lui,
La vespérale paix agreste
Coule goutte à goutte, et reluit
Dans les sons, lentement espacés, qui s'égrènent...
Et les coteaux, aux courbes souples et sereines,
Semblant dormir des deux côtés de l'horizon,
Serrant dans leurs bras les maisons,
La vigne en fleur, les foins fauchés, les orges vertes,
Le pont dans sa fragilité,
Le fleuve sinueux et les bois mouchetés,
Toute la plaine enfin, couchée et comme offerte
Au chaud crépuscule d'été.

EPODE II

Plus tard, et la nuit presque close,
Quand le vent, en passant à travers les jardins,
Apporte le parfum des roses,

Et du jour consumé cette cendre d'étain
Qui bleuit et fond les lointains,
Nous partirons... Nos cœurs seront bercés à l'amble
Par tous les bruits de fête éloignés peu à peu...
...Nous ne serons qu'un couple heureux...
Par la nuit de Saint-Jean, nous rentrerons ensemble...

24 Juin 1922.

SONNETS POUR UNE ANNÉE

J'ai voulu traduire des moments de vie plus intense, avec les particularités adventices qui en faisaient des accidents individuels; mais les émotions placées sous le vocable de certains mois ne portent parfois aucun reflet de la saison. C'était ainsi. J'ai simplement tenté de rendre plus perceptibles, dans l'écho du Temps, certaines harmoniques éloignées dont le tremblement réveille mieux mon souvenir.

MARS

Je viens à toi vaincue... et la honte effarouche
Le défaillant aveu que je sens deviné...
Mon cœur est pantelant, poursuivi, condamné,
Comme un cerf aux abois, quand la meute le touche !

Mais veux-tu, veux-tu bien de cet amour farouche
Qui n'a pu se reprendre et ne sait se donner ?...
Alors ne parle pas... Viens seulement glaner
Ma bouche enfin soumise au désir de ta bouche...

L'offrande que je tiens depuis de si longs mois
A l'écart de ta vue, et si près quelquefois,
Je te la donne... prends-la... mais si tu refuses

L'amour infortuné dont mon pauvre cœur bat
Dis-le moi par pitié, sans détours et sans ruses,
Dis-moi tout simplement : « Je ne vous aime pas... »

AVRIL

Je t'ai quitté pour qu'aucun autre souvenir
Ne ternisse l'éclat de ce tendre délire...
Tu m'avais prise, entre tes bras, sans rien me dire,
Au moment où mes bras s'ouvraient pour t'accueillir ;

Tu t'es penché vers moi... et j'ai cru défaillir...
Comme un cachet vivant dans une ardente cire
Tes baisers sont venus imprimer au sourire
De ma bouche, un accent inconnu de désir...

J'y rêve encor ce soir, sous le grand ciel de laque...
Dans l'air fleurit, amer et blond, le buis de Pâques,
Car le printemps, sur ses rameaux, vient se poser...

C'est ainsi, l'autre jour, qu'en mon cœur est éclose
L'émouvante clarté de cette unique rose
Quand j'ai senti sur moi ton fugitif baiser...

MAI

Voici que lentement les premières lueurs
Du jour naissant viennent désaltérer mon âme...
Grand ciel divin, parfums d'hysope et de dictame,
Cloches d'argent, angelus des jeunes bonheurs !

Dans cette clarté d'aube, aux si fraîches douceurs,
Je sens monter en moi, comme un épithalame,
Ton souvenir d'hier... Mon pauvre cœur de femme
Ne sait plus à qui faire offrande de ses pleurs...

Est-ce à Dieu, est-ce à toi, que je veux en prière
Brûler l'encens de gratitude ? moi qu'altère
Le besoin toujours plus pressant, plus éperdu

De ce bonheur que donne une foi absolue...
Au soleil du matin l'oraison te salue
Amour !... Sois meilleur pour moi que Dieu ne le fut !

Fa majeur — le son délicieux du si bémol au fa en cloches d'angelus. — Diapré, nacré, gorge de pigeon,

JUIN

Nous éprouvions tous deux un sentiment d'attente,
Par ce ciel lourd et chaud, c'était au mois de Juin,
Et j'écoutais, à travers le sens incertain
Des mots que nous disions, la pédale constante

Que tenaient nos deux cœurs... Ah! je sais qu'il te hante
Aussi, l'appel réitéré comme un tocsin
Du do bémol si doux, qui cherche, et cherche en vain,
La fusion de son accord de dominante...

Mais ta voix s'est brisée au bord de tes aveux,
Et voilà que moi, j'ai des larmes dans les yeux...
Minute étrange où j'ai peur de ce que j'inspire...

De ce que j'éprouve aussi. Mais rien ne traduit,
Qu'un long regard, tout ce combat qui nous déchire...
Et brusquement... je t'ai quitté comme on s'enfuit...

La gamme descendante de mi bémol mineur, avec l'attirance du sixième degré vers la dominante.

JUILLET

Ah Dieu !... combien y a-t-il de jours en juillet ?
C'est infini ! Jour après jour, jour sur journée !
Du soleil tous les jours ! Et la fête avinée
Qui bat son plein : coups de tambour, coups de maillet!

Jusqu'à l'aube aujourd'hui, tout le ciel flamboyait
De lumières, de bruits, de chaleur effrénée...
Leur spirale diézée, en anneaux contournés
Me taraudait le cœur de son rythme inquiet !

« Tu voudrais oublier ta souffrance, au loin, seule ? »...
...Non ! Non !... Je veux pouvoir m'écraser sous sa [meule
Je veux pouvoir saigner de son poids déchirant ;

Sentir crier mes os... Jusqu'à la plénitude
Souffrir du mal qu'il m'a fait !... Mais lorsque descend
La pudeur du silence et de la solitude !

A la lecture, les deux sonnets, Juillet, Août doivent s'enchaîner,

Juillet,—Tous les dièzes sans répit, rouge canaille, La sonorité "é", qui domine, pince le son, le remonte, analogue à l'altération dièze.

AOÛT

La nuit d'été succède au jour incandescent...
Le front ceint de pavots et de lierre et d'acanthe,
Elle étend sur nous, funèbre et resplendissante,
Une ombre de velours aux cassures d'argent.

Elle verse au monde endormi le seul néant
Sans épouvante... O silence ! Paix innocente !
Vous ne voyez donc pas mon cœur saignant d'amante ?
...Je hurlerais d'horreur à ce calme insultant

Pour pouvoir de mes cris, javelots de souffrance,
Briser ce miroir pur et trompeur du silence
En fragments aigus ! Bouleverser cette paix !

Troubler l'étreinte éparse où la chair n'est plus qu'une,
Quand mon amour, à moi, m'écrase de son faix !
Oui, oui !... Crier, hurler, comme un chien, à la lune !

Août,—Ut majeur—chute du demi-ton (indiquée dès le dernier tercet à Juillet) et donnant tout d'abord une impression de détente, mais sans satisfaction, plus de poids que de repos, à cause de l'inertie du ton *ut* majeur,

La tonalité est indiquée par la sonorité "an" large, pleine et un peu plate.

SEPTEMBRE

Regarde !... Voici Septembre vibrant d'émoi !
Sur ces sombres cheveux un plateau d'or flamboie,
Chargé des fruits de son été ! Toute la joie
De son pas rythmique et dansant vient jusqu'à toi !

Ses yeux et le sourire en son visage étroit
Disent l'amour, avant que son genou ne ploie
Pour mieux t'offrir sa charge... elle-même une proie
Sauvagement soumise au maître de son choix !

Entends-tu résonner les couleurs, les aromes,
Les larmes des raisins et le rire des pommes,
Les cent grains de grenade et le grand plateau d'or ?

Ils roulent à nos pieds... la terre en est jonchée...
...Je suis entre tes bras, qui meurtrissent encor,
Le verger qu'on saccage et la vigne arrachée...

La bémol majeur qui possède comme une sorte de moi[illegible]té spéciale par ses quatre bémols bien équilibrés dans une large pulsation vitale.

OCTOBRE

Ils sont couchés sur l'herbe en cercle, et nul ne sait
Où demain leurs pieds nus passeront dans la plaine,
A ces jours qui suivront, depuis l'aube prochaine,
L'inéluctable éveil du beau mois violet.

Car Octobre, étendu dans l'ombre, dort, muet...
Ses yeux, dissimulés par des brins de verveine,
Demeurent clos obstinément; une phalène,
Sur sa bouche posée, en défend le secret.

O beau mois inconnu ! N'éveille pas encore
Les deux cloches de ton nom, massif et sonore,
Car je retrouverai leurs échos de ce soir

Quand elles rediront ma jeunesse en allée...
Vont-elles bourdonner le deuil de tout espoir,
Ou sonner la joie, enfin, à toute volée ?

NOVEMBRE

Accueille-moi dans ton expirante beauté
Forêt !... endors par ta multiple symphonie
Cette voix de mon cœur chantant sa litanie !
Fais jouer ta lumineuse mobilité

De pourpres opalins, de bronze velouté,
Souple et changeant brocart, manteau de Bithynie,
Dont s'entoure à l'instant suprême, l'agonie
Emouvante et délicieuse de l'été !

Ah ! donne-moi par ta solitude odorante,
La paix... l'oubli !... Mais ta douceur est trop poignante,
Mon amour est là, trop vivant ! L'obsession

De son ardente voix traverse ton silence
Et sur tes feuilles j'aperçois en transparence
Le filigrane ineffaçable de son nom !...

Mi bémol mineur — en rapport tonal, dans un état émotif différent avec juin.—Même touffeur énervante.

DÉCEMBRE

Nous jalonnons le temps par de pieux arrêts...
Noël !... nous prierons tous en termes identiques
Et nous apporterons des rameaux balsamiques
...Les uns de sapin vert, les autres de cyprès...

Pourquoi nous imposer de vieux textes abstraits
Quand le cri de notre âme emplit les basiliques
Et que nous dénouons en ferventes suppliques
La gerbe des espoirs, des deuils ou des regrets !

Quels dieux avons-nous donc ! et quelle est donc l'of-
[frande
Plus digne d'eux que nos passions ! qu'on nous rende
Nos voix et la diversité de nos amen !

...Peut-il communier sous les mêmes espèces
Que celui d'un enfant, le cœur que tu dépèces
Amour !... amour charnel, désespéré... humain !

JANVIER

Ce n'est pas plus d'amour, non, ni plus de tendresse,
Qui me fait ouvrir, aujourd'hui, mon cœur tout grand.
C'est parce que je ne peux pas faire autrement
Et que je suis sans force envers votre faiblesse...

J'ai su vous résister, même en proie à l'ivresse
De me savoir aimée... et voici maintenant,
Lorsque je vois vos yeux et leur pauvre tourment...
...Puisque vous avez mal... venez... qu'on vous caresse.

D'autres ont eu l'amour de vos jeunes étés,
Leur bonheur fut trop grand pour pouvoir s'arrêter
A vos plaintes... Sans haine, sinon sans envie,

Je les vois rire, et votre rire en redoubler !
...Mais moi, qui suis venue au déclin de la vie,
J'ai tant souffert, que je saurais vous consoler...

FÉVRIER

Je t'attends depuis si longtemps que Février
Est de retour... Par ce mois si tendre et si tiède
Ne nous défendons plus... Que ta volonté cède
A la caresse adorable du vent mouillé !

Ce vent d'ouest, en sol mineur, plein de pitié
Et d'abandon, le sens-tu m'apporter en aide
L'odeur d'algue et de violette qui t'obsède,
Qui te poursuit, t'enivre... et qui va nous lier !

Non ! Ne résiste plus ! Fais l'effort de ton geste
Pour me repousser loin de toi... mais, dis-moi « Reste!»
...Ton bras tendu suspendra l'instant d'être heureux,

Comme l'écart sensible et tremblant du fa dièze...
Puis... sol... à l'unisson de mon cœur à tes yeux...
La proche résolution qui nous apaise !

Mars 1921 — Février 1922.



CHANTS DE PALESTINE

LA MOISSON

« Réveille-toi, ô Sulamite. »

Le soleil de midi brûle les chaumes roux
Où nous avons coupé la moisson depuis l'aube ;
C'est la trêve du jour, la sieste aux rêves fous ;
A mon cœur embrasé, le sommeil se dérobe...
Et toi, tu dors, à l'ombre exquise des figuiers,
Ayant posé ton front sur ton bras replié...
Les cigales pourtant font résonner leurs sistres,
Mêlés aux tambourins des frelons vagabonds ;
Mais rien ne peut troubler le complet abandon
De ton repos... Tes yeux, que la fatigue bistre,
Restent fermés aux bruits; ils sont clos à la voix
Des désirs déchaînés comme des chiens avides,
Et dont la violence aboie et gronde en moi !
Et des champs désertés, de tous ces vergers vides,
Monte une odeur de fruits entr'ouverts au soleil...
Ah ! lorsque tu viendras — secouant le sommeil
Qui te reprend, et par moment t'accable encor —
Pour te désaltérer enfin avec lenteur,
Et que nonchalamment, tu me tendras l'amphore,
Je ne pourrai goûter que ta fauve moiteur !...

LE PRESSOIR DES OLIVES

Il faisait presque obscur dans l'antique pressoir
Quand je me suis penchée à la porte entr'ouverte...
Mais dans l'ombre odorante et chaude ou pouvait voir
La lourde roue en bois presser la pulpe verte
Des olives dans le cuvier; et lentement
Elles rendaient leur suc, ainsi qu'un clair flot d'ambre
Qui venait ruisseler jusqu'au sol par instant,
Sous l'effort continu de tes reins qui se cambrent...
Et tu marchais le front baissé, les bras tendus,
Pressant à chaque tour l'onctueux résidu.
...Je ne t'ai pas parlé... mais j'ai vu ton visage,
Qu'une lampe de cuivre éclairait faiblement :
Tu souriais... Moi, je rêvais, en m'en allant...
J'aperçus dans la nuit un nouveau paysage
Où je ne trouvais plus les contours familiers
Des champs et des vallons... Et du flanc des collines
S'exhalaient des parfums plus doux, et les palmiers
Chantaient plus tendrement au vent qui les incline,
Et les rossignols répondaient... Et l'univers
Etait fertile et beau sous un grand ciel très clair

Où le char de David faisait briller ses roues !
...J'ai croisé plus d'un couple, amis ou fiancés...
Mais leurs yeux éperdus et leurs mains qui se nouent
Tenaient moins de bonheur que mes doigts enlacés
Qui ne portaient qu'un souvenir ! Sous les yeuses
J'ai pu passer près des amants, sans un regret,
— Ils étaient réunis, j'étais seule, c'est vrai, —
Mais je t'aimais, je t'avais vu, j'étais heureuse...

« J'AI OUVERT A MON BIEN-AIMÉ, MAIS MON BIEN-AIMÉ S'ÉTAIT RETIRÉ »

Dans l'ombre de la nuit je m'étais endormie,
Voici que mon cœur seul veillait...
Il entendit ta main écarter les œillets
Du treillis, et ta voix dire : « Ma grande amie,
Ma sœur, ô toi ! mon jardin clos,
Viens m'ouvrir et fais-moi partager ton repos...

C'est pour toi que ce soir j'ai quitté la montagne ;
Ne pouvant rompre tes liens,
J'ai laissé mes brebis à la garde des chiens,
Mais en chemin la solitude m'accompagne...
Je suis le captif qui s'enfuit
Sachant bien que sa chaîne, il l'emporte avec lui !

Tu m'as ravi la paix ! Donne au moins en échange
De cette fièvre de mon sang
Le nectar capiteux de ta douce vendange !
Et, puisque ton regard a déchiré mon flanc,
Que le dictame de ta bouche
Et le miel de ta langue adoucissent ma couche !

J'ai marché bien longtemps, pour venir jusqu'à toi,
Sur l'herbe des sentiers étroits,
Et la trop courte nuit sera presque passée...
J'ai traversé les marais fleuris de lotus,
Ma tête est pleine de rosée...
Ouvre ! ma sœur ! Ne me fais pas attendre plus ! »

De mon lit je réponds : « O toi qu'aime mon âme !
Je ne veux pas t'ouvrir encor...
Attends, prolonge un peu cet émoi de nos corps,
Ce tremblement profond dont notre chair s'enflamme,
Fermente, ainsi que d'un levain...
Ah ! laisse-nous souffrir de ce désir divin !

Tu vois, mon bien-aimé, tu vois que pour te plaire,
J'ai fardé mon visage étroit,
J'ai dépouillé ma robe, et le lien qui resserre
Mes tresses sur ma tempe, est un ruban d'orfroi...
Mon lit est couvert d'écarlate
Brodé de fils d'Egypte, aspergé d'aromates...

Maintenant t'ouvrirai-je ? O mon cher bien-aimé !
Tu ne verrais plus ton royaume...
Ma lampe baisse, et je ne sais la ranimer...
Et puis mes pieds sont oints d'aloès et de baumes,
Le cinabre a teint mes talons,
Je ne peux les souiller au sol de ma maison...

Mais je ne t'entends plus... le rire m'abandonne...
Je vais t'ouvrir, mon cher époux !

...Et sous l'auvent obscur, je ne trouve personne...
Aux garnitures du loquet, sur le verrou
Tes mains ont bien versé la myrrhe
Suivant l'usage, ô toi ! que mon âme désire !

Mais je t'ai fait attendre et tu t'es retiré,
Et ma vie est près d'expirer,
Car, malgré mon appel, le vent du Sud n'apporte
Que l'odeur de la nuit où se fanent les foins,
Mais mon amour ne répond point,
Et je mouille de pleurs tout le seuil de ma porte !

. . . . . .

As-tu, dans la ruelle ouverte au siroco,
Perçu le bruit de mes sanglots ?
Qui sait !... Mais tu revins ! Et m'ayant regardée,
Tu pris, très doucement, mon front entre tes doigts...
Je dis : Seigneur !... c'est toi... c'est toi !
...L'aurore paraissait sur les monts de Judée...

LA COUPE

Mon bien-aimé m'a dit : « Ma belle, ma colombe!
J'ai trop tremblé quand se reflétaient, au ruisseau
Où tu buvais, ta bouche ouverte et tes yeux clos...
Car tu glissais, malgré la branche d'un bouleau!
...Il m'a semblé que je voyais s'ouvrir ta tombe...

Alors j'ai façonné cette coupe d'or pur
Sur la rondeur de la grenade aux courbes pleines;
Des feuilles en faisceau soutiennent dans leur gaîne
La lourde panse, où saigne encore un rang de graines,
Et l'or est fastueux comme était le fruit mûr!

Quand tu boiras, dorénavant, les ombres mates
De son métal bruni, teinteront l'eau trop pure
Comme de pourpre et d'ambre, et les grains de bordure,
Par ta lèvre pressés, t'offriront la brûlure
Du moût de grenadier et du vin d'aromates! »

J'ai répondu : « Mon bien-aimé, mon doux ramier!
Te souviens-tu du jour levant dans la vallée ?...
Nous regardions sur les coteaux de Galilée
Les amandiers en fleur... J'ai bu la giboulée
Que tu m'offrais, dans une feuille de laurier...

Te souviens-tu?... Du bord de l'eau tu me repousses...
Je vois au fond de l'onde un reflet lumineux
Dorer ma tête, au soleil de tes blonds cheveux...
Je sens l'étreinte aussi de tes bras amoureux...
Puis au creux de ta main l'eau m'a semblé si douce...

Reprends, mon bien-aimé, la coupe en or d'Ophir!
L'avais-je donc, pour cueillir les fleurs par brassées
L'autre matin?... et ma soif s'était apaisée...
Car sur tes yeux tu m'as fait boire la rosée...
Voudrais-tu maintenant troubler ce souvenir?

Prends-là! Je ne veux pas que mes lèvres y touchent!
Je veux rêver encor de ce jour trop brûlant
Où le puits était vide et séché par le vent...
Tu m'as, d'un long baiser qui plonge entre les dents,
Désaltéré avec la sève de ta bouche...

LA VENDANGE

Il est tard... C'est l'instant suprême où la soirée,
Enfin soumise, étend les bras pour recevoir
L'étincelant adieu du jour. Sur la contrée
Flotte le parfum pénétrant des grands pressoirs,
Où l'élan des pieds nus se rythme au chant des grives.
Tu vendanges toujours parmi les pourpres vives...
...Je t'apporte du miel, tout embaumé de thym,
Une grenade ouverte, une cruche d'eau pure,
Et tu me dis en souriant : « J'espérais bien
Que tu viendrais ce soir, pour calmer la brûlure
Que tes mots ont faite à mon cœur... Je t'attendais
Malgré tes durs refus, malgré tes rebuffades! »
Puis tu manges le miel et les grains de grenade
Sans parler davantage. Enfin, toujours muet
Tu te lèves et prends la cruche par les anses...
Son mince filet d'eau brille dans l'air du soir
Et puis se perd entre tes dents... Et sans pouvoir
M'en empêcher, je suis la si douce cadence
Qui te gonfle la gorge, et se glissant plus bas,
Fait battre tes côtés... Je te regarde boire...
Je vois ton cou dressé comme un thyrse d'ivoire
Où voudraient s'enrouler les pampres de mes bras...

Et toi, tu le sais bien... car tu dis : « Dans la vigne,
Cette nuit, c'est mon tour de veiller... Mon cher cœur
Quitte-moi, si tu me trouves encore indigne, »
— Et tu ris, d'un rire à la fois tendre et moqueur —
« Tu vois, j'allume un feu de sarments et de souches
Pour écarter tous les renards, jusqu'au matin! »..

.....

Tu m'as baisée alors des baisers de ta bouche,
Et tes amours étaient plus douces que le vin...

LES ANNEAUX D'OR

Entends tinter mes anneaux d'or...
Mes bras se sont heurtés pour entourer ta tête,
Pour l'enfermer comme un trésor...
O toi! mon bien-aimé, qui de la base au faîte,
Depuis tes beaux pieds nus jusqu'en haut de ton front
Brilles d'or pur et de la neige de l'Hermon!
Ta bouche est douce et distille la myrrhe franche,
Et tes dents, au fruit que tu mords,
Font des sillons égaux où la sève s'épanche...
Entends tinter mes anneaux d'or...

Entends tinter mes anneaux d'or
Sous la témérité tendre de tes caresses...
C'est le son du divin accord
De ta beauté, de nos désirs, de ma jeunesse,
Et quand, un peu plus tard, ton souffle rauque et court
Exigera de moi tous les dons de l'amour,
Ils sonneront tout bas leur joyeuse réplique...
Et pour être plus nue encor
Je les laisse tomber, tous, avec ma tunique...
Entends tinter mes anneaux d'or!

Entends tinter mes anneaux d'or !
Je voudrais déposer leur écho sur ta bouche
Pour sceller à jamais ton corps
Comme d'un sceau sacré que nulle autre ne touche!...
Quand tu me quitteras pour paître tes troupeaux
Au milieu des muguets et des trèfles nouveaux,
N'arrête pas au vol une tendre palombe,
Car ton oubli serait ma mort...
La jalousie est plus cruelle que la tombe...
Entends tinter mes anneaux d'or!

Entends tinter mes anneaux d'or
Quand vers le soir tu t'étendras près des feux d'herbes
Où ta lassitude s'endort...
Et lorsque tes brebis et tes béliers superbes
Iront pendant la nuit, boire au bord de l'étang,
Cherche dans leur clochette un refrain de ce chant
Qui t'apportait, comme de vibrantes prémices,
Le choc dont tu trembles encor...
Mais tu l'auras quitté, ton jardin de délices...
Entends tinter mes anneaux d'or !

LE MIROIR D'ARGENT

Mon bien-aimé, tu m'as fait don
D'un peigne d'or, d'un voile et de ce collier rond;
Mais je ne veux garder, de toutes ces richesses,
Qu'un souvenir de ta tendresse.

Qu'ai-je besoin de tant d'atours?
Ta rose de Sâron, ton muguet des vallées
Ne saurait pas planter un peigne, ô mon amour!
Dans ses boucles trop emmêlées...

Le soir, tu défais mes cheveux
Pour t'enivrer d'odeur, dans leur toison épaisse
Pendant la nuit... quand ils glissent entre nous deux...
Et le matin, tu me les tresses...

. . . . . .

Pour tout collier donne tes bras!
Que leur étroite étreinte, encor presque sauvage,
Laisse à mon cou meurtri la pourpre de leurs lacs,
La trace de leur cher passage!

Veux-tu que ce voile brodé
Empêche ton regard de brûler mon visage?
Que son frêle tissu vienne encor retarder
La caresse qui me saccage?

Reprends, reprends tous ces présents...
Je ne veux conserver qu'un petit miroir terne
Qui luit ainsi que l'onde obscure d'un étang,
Ou comme l'eau d'une citerne;

Car j'aime à le voir s'animer
Quand vient fleurir, sur sa surface lisse et nue,
Le mobile reflet de ta bouche charnue
Qui me sourit... mon bien-aimé!

LE PREMIER BAISER

Non, non! Ne touche pas à cette amphore, ami!
Et pour aller me puiser de l'eau, prends parmi
Celles qui sont là-bas... Ce sont, dis-tu, les mêmes?...
Pas pour moi... Toutes les filles, les confonds-tu,
Mon doux époux, avec celle que ton cœur aime?
N'avons-nous qu'un visage, et les mêmes vertus?
Ecoute... et souviens-toi... quand tu m'as rencontrée...
Il faisait doux, ce printemps-là, dans la soirée,
L'air embaumait le thyn, la lavande et l'aneth...
Je revenais des puits en suivant la grand'route
Qui va de Jéricho jusqu'à Génésareth,
Et tu m'as arrêtée... et j'ai frissonné toute,
Et le vent soulevait mes longs voiles épars...
Puis tout s'est effacé devant ton clair regard
Que je n'oublierai plus... Le savais-tu si tendre?
Et m'aimais-tu peut-être?... ainsi que je t'aimais,
Inconnu dont j'avais rêvé si souvent... Mais...
J'ai cru te retrouver et tu semblais m'attendre,
Quand nos yeux se sont vus pour la première fois...
Tu m'as simplement dit : « J'ai bien soif... puis-je
[boire ? »
J'ai répondu : « Voici l'amphore... elle est à toi... »

Tu l'as prise sur mon épaule, et dans la gloire
De ce soir de printemps, j'ai senti la douceur
De l'eau que tu buvais, ruisseler sur mon cœur...
Puis, tu m'as rendu l'urne... et, mon front se colore...
Devant toi, j'ai cherché, puis j'ai trouvé mon but,
Quand j'ai posé ma lèvre où ta lèvre avait bu...

.....

Non! bien-aimé... Ne touche pas à cette amphore!

LA COUCHE FLEURIE

Dès la pointe du jour, mon tendre bien-aimé
S'est levé de mon lit... est descendu aux vignes...
Mais j'en suis presque heureuse et mon cœur se
[*résigne,*
J'étreins son souvenir en mes bras refermés !

J'avais hier jeté des fleurs sur notre couche :
De clairs jasmins et des muguets moins blancs que toi,
De l'hysope odorant, l'asphodèle des rois
Et des roses plus pourpres encor que ta bouche!

Et pendant cette nuit, nos rêves exaltés
Ont pris leur vol aux frôlements des frais pétales;
Ces fleurs, dans nos baisers, ont étouffé ton râle,
Elles ont étanché nos pleurs de volupté...

J'ai senti le muguet fleurir entre tes lèvres,
Et l'hysope odorant ruisseler sur mon corps
Au chaud contact de ton désir et de ta fièvre,
Et le myrte froissé nous embaumait encor...

Je retrouve au matin sur leur pulpe moins lisse,
La cire de ta chair, brûlante quelquefois...
J'y cherche ton amour, et les triples délices
De ton parfum, de ta caresse et de ta voix!

Ah! je boirai ta vie aux lèvres de la rose
Qu'aura pâlie, ainsi que toi, trop de bonheur...
Et la fleur de jasmin ayant pris ton odeur
C'est sur ton sein pâmé que ma tête repose...

Dès la pointe du jour, mon tendre bien-aimé
S'est levé de mon lit... est descendu aux vignes...
Mais j'en suis presque heureuse et mon cœur se résigne,
J'étreins son souvenir en mes bras refermés...

AU PUITS

C'était l'été, la fin du jour, auprès du puits...
Et les couples assis au bord de la margelle
Etaient tendres et gais; les filles semblaient belles
Sous les derniers rayons du soleil. Mais la nuit,
Porteuse de mystère et d'angoisse et de rêves,
S'étendait déjà sur mon cœur, mon bien-aimé!
Car tu n'étais pas là... Et cette halte brève
Au bord de l'eau, le soir, allait se transformer
En un très lent supplice. Ah! je les voyais toutes,
Plus graves maintenant, s'en aller sur la route,
Avec leurs colliers d'or et leurs anneaux d'argent
Murmurant un même secret ! Au jour tombant
L'urne semblait légère à leur épaule lasse,
Car leur main s'appuyait à la main d'un ami...
Et moi je t'attendais toujours à notre place...
Je suis restée en vain près du puits endormi
Et dans le doux parfum des foins et des luzernes...
Je ne sais si le ciel a pleuré de pitié,
Je ne sais si l'amphore a heurté la citerne,
Mais j'avais en rentrant le visage mouillé...

AU PRINTEMPS DANS LES HERBAGES

A travers les jeunes herbages
Nous avions marché tout le jour
Et les plis de ton manteau lourd
Marquaient devant moi ton passage.

C'est ainsi que ta vue a sillonné mon cœur...

Tous les épis des orges vertes
Semblaient entraînés par tes pas.
Elles ne se relevaient pas
Les fraîches fleurs à face offerte.

Mais de souffrir par toi, s'exaltait leur odeur...

Les pierres mêmes de la route
Entendaient un confus appel,
Et sous l'ardeur tendre du ciel
Semblaient vouloir se fondre toutes ;

Et les bourgeons s'ouvraient aux arbres dépouillés...

Qu'il était clair, l'étang tranquille,
Où s'abreuvèrent nos troupeaux !
Les grêles syrinx de roseaux
Disaient, comme une agreste idylle,

Les grâces du printemps, aux doigts des chevriers...

C'est alors que tu vis mon trouble...
Mon cœur me semblait à l'étroit,
Et tremblait comme au vent trop froid
Sous le frisson des flûtes doubles...

...Est-ce de peur, ou bien d'amour, que j'ai crié ?...

Sur la plaine endormie et lasse
Le soir apaise maintenant
L'ardente fête du printemps ;
Les couleurs, les parfums s'effacent,

Et tout leur jeune éclat n'est plus que sentiment...

Au ciel, la lune se balance,
L'étang obscur n'est plus si beau,
Et la surface de ses eaux
Semble refléter le silence...

Mais mon cœur tremble encor, délicieusement...

« JE L'AI CHERCHÉ... »

I

Je l'ai cherché toute la nuit
Sans le trouver... Il s'est enfui,
Bondissant sur les monts, celui qu'aime mon âme...
Et je suis pareille au cerf altéré qui brame,
Dans un désert aride, après l'eau du torrent...
Mon bien-aimé! dis-moi par grâce,
Où dois-je aller... Je suis si lasse !
Vais-je enfin te trouver sur le bord de l'étang,
Quand le vent du jour souffle et que l'ombre est étroite?
Où fais-tu reposer ta monture qui boîte
Et ton troupeau, sur le midi ?

II

Dans les vignes de Hen Guédi
J'ai cherché ta blancheur aux grappes du troène,
Et j'ai cherché ta voix dans le chant des fontaines,
Dans les sources d'eau vive et dans les ruisseaux froids!

Mon bien-aimé! dis-moi par grâce
Où te trouver !... Je suis si lasse...
Et j'ai déjà trompé le désir que mes doigts
Avaient de tes cheveux, en caressant la soie
De l'orge blonde, ou le fin duvet qui chatoie
Dans la houppe des chardons mûrs...

III

Et j'ai cherché dans l'éclat pur
Des yeux de ma chevrette, un regard presque tendre,
Trop transparent, qu'on traverse sans le comprendre...
Ton cher regard !... Et l'odeur de ton vêtement
Est venue, ainsi qu'une grâce,
Ranimer mon âme trop lasse,
Quand j'ai touché du front un cèdre du Liban...
Ah ! viens, vent du Midi ! Lève-toi, bise ardente !
Augmentez le parfum des myrtes et des menthes
Car c'est l'arôme de sa chair !

IV

J'ai trouvé sur les fruits d'or clair
Du cédrat, qui distille au soleil tous ses baumes,
La pulpe ferme et tiède et douce de ses paumes !
...Et cette obscure voix à l'ombre des figuiers...
Mon bien-aimé ! dis-moi par grâce,
Qu'à ma tendresse jamais lasse
C'est ton râle d'amour que redit le ramier !
Et son roucoulement rauque et rythmé m'enchante !
De mes flancs à ma gorge, entends la plainte lente
Qui reprend et répond sans fin...

V

Voici que l'automne s'en vient :
Le colchique a fleuri, les vignes ont leurs grappes,
Et l'huile, du pressoir, par flots d'ambre s'échappe,
Les fruits de la vallée ont rendu leur odeur...
Mon bien-aimé ! dis-moi par grâce
Que tu reviens... je suis très lasse...
Tu m'as, sur la montage, emporté mon bonheur,
Tu le portes au cou comme un fil d'écarlate ;
Et sur ton cœur, ainsi qu'un sachet d'aromates,
Il a passé toute la nuit...

VI

Alors, sous la lune qui luit,
Sa douce ombre est venue émouvoir mes entrailles...
Le voilà qui se tient derrière la muraille,
Et qui se penche et se fait voir à mon treillis :
« Ma bien-aimée! ouvre par grâce,
Et vois, sur mes épaules lasses
Ruisseler la rosée... Ouvre !... je t'ai cueilli
De l'aspic, de la mandragore, au clair de lune »...
...J'ai pris sa tête entre mes bras dans la nuit brune,
Je l'ai bercée entre mes seins,
Et mes sanglots se sont éteints...

LE DIEU POIGNARDÉ

Prélude

Au soleil de midi, le grand jardin désert
Restait fermé, comme un secret mystique et vert ;
Il baignait tout entier dans les froids aromates
Des grands lauriers touffus, des ifs et des cyprès...
Toujours il y régnait, dans l'ombre obscure et mate
Des rameaux enlacés où le bruit s'étouffait,
Comme un mortel ennui. Sous les pins et les hêtres
Et les bouleaux d'argent, on trouvait quelquefois
La résignation des arbres aux troncs droits...
Un jardin solitaire, un grand jardin sans maître,
Où les oiseaux n'entonnent plus d'alleluïa,
Où rien ne bouge, où le printemps ne fleurit pas,
Où l'on n'aperçoit plus l'envol blanc des nuées,
Où le vent, en frôlant les feuilles remuées,
Ne dit plus rien au cœur... Un jardin déserté
Où les fontaines ont désappris de chanter...

C'est là que s'écoulait, sans désirs et sans rêves,
Le temps... l'été... Mais, dans ce silence profond,
Tout passait lentement, même l'heure si brève.
Comment dire la paix sans fin, sans but, sans nom,
La morne paix des lieux que la vie abandonne !

L'ÉVEIL

Et puis un jour, dans tout ce calme monotone,
Quelque chose passa... Qu'était-ce ?... Je ne sais...
Etait-ce simplement, dans l'air trop immobile,
Un rayon de soleil qui tremble et qui vacille ?
Dans le jardin stagnant, un parfum qui dansait ?
Ou le vol vrombissant, qui ronfle et se boursoufle
En durs chocs secs, d'un bourdon fourré de velours ?
Etait-ce un chant, était-ce un bruissement, un souffle,
Qui venait déplacer cette tiédeur du jour ?
Je ne sais !... Mais la vie elle-même est entrée
Comme une bulle d'air remonte brusquement
A la surface opaque et morte d'un étang !

LA POURSUITE DANS LE JARDIN

Et j'entends sa voix ignorée
Mais pourtant reconnue... elle émeut jusqu'aux os
Mon être entier et le recrée !
Son appel, glissant sur les eaux,
Tinte un instant... s'éteint... puis après une pause,
Et plein de la douceur d'une main qui se pose,
Vient me détourner à jamais
De cette ombre mortelle, et des longues allées
Où déjà ma jeunesse était presque en allée
Dans un demi-sommeil distrait...

Est-elle très proche, ou lointaine,
Cette voix dont l'écho m'a fait trembler le cœur ?
Est-elle auprès de la fontaine ?
Par delà les tilleuls en fleur ?..,

Je veux l'atteindre !... et, dans la divine journée,
Je vais, me semble-t-il, tramer ma destinée
De ce bonheur continuel
Que je découvre enfin dans tout ce qui m'entoure !...
J'étends les bras comme en un geste de bravoure,
Pour saisir le rêve éternel !

Et je m'élance à ta poursuite !
Je veux t'avoir rejoint avant qu'il fasse nuit !
Tu dis le mot qui ressuscite,
Je vais où ta voix me conduit !
Le chemin que tu suis, c'est l'herbe non foulée,
Presque à l'écart... la route oblique... et la vallée...
Dans le jardin, que j'ignorais,
Tu me contrains, pour mieux y trouver ton image,
A découvrir aussi l'émouvant paysage
Dont la caresse est un bienfait !

Je vais dans la lumière blonde...
Et de beaux espaliers étirent lentement
Aux murs, leur paresse féconde;
Le ciel sourit innocemment
Plein de douceur, et, dans sa coupe recourbée,
Un seul nuage éternise sa retombée...
Ta voix encore a retenti !
Là... Sur ma tête... en plein azur !... Elle s'efface...
Et je lève les yeux et je cherche ta trace
Au vol souple des ramiers gris...

Ah ! laisse-moi donc te rejoindre !
Je t'entends... et je crois te voir... là... tournoyer...
Dans l'autre allée où vont se joindre
Les grands arceaux de buis taillés
Du sentier que j'ai pris... Par leurs courbes jumelles

J'aperçois par instants la pointe de ton aile,
La grâce de ton bras parfait...
Et tout à coup, comme un voile qui se déchire,
Je reçois le rayon de ton calme sourire
Sans voir la forme de tes traits !

La bouche frémissante, ouverte,
Le cœur ne battant plus que par grands coups profonds,
Je suis ta trace découverte!
Et comme un joyeux gonfalon
Qui s'enflerait en s'éployant un jour de fête,
Au grand soleil, sous la brise qui le soufflète,
Ainsi ma tunique de lin,
Dans le vent de ma course impétueuse, claque,
M'enveloppe de ses tourbillons, et se plaque
Contre mes genoux et mes seins !

Enfin !... c'est toi !... Presque immobile,
Mais tout vibrant encor comme un arc trop tendu,
Tu n'as posé ton corps agile
Que sur l'orteil rigide et nu
D'un de tes pieds divins ; et de tout ton visage
Tu sembles au repos prolonger le sillage
Que traçaient dans l'air tes cheveux !
Par le geste entraînant que fait ta main levée
Veux-tu hâter ton vol, ou bien mon arrivée ?
Est-ce un appel ?... est-ce un adieu ?...

Ah ! ne repars pas encor !... Reste !...
Tu vois... j'accours... Repose un instant ta beauté
Et détends tes ailes célestes !
J'approche d'un pas exalté
Qui s'entrave soudain... J'approche... mais je tremble...
Ton rire impérieux et vaincu tout ensemble

Résonne guttural et court...
J'ai tendu les deux bras et tes bras me répondent...
Dans le grave bonheur recueilli qui m'inonde
J'étreins en silence l'amour...

INTERMEZZO

Nous sommes seuls tous deux sur la haute terrasse
Où viennent aboutir tous les sentiers ombreux.
Devant nous le jardin s'étage et s'entrelace,
Pavé de brique rose, ourlé d'ifs ténébreux
Dont les arceaux égaux, limitant les allées,
Laissent voir, à nos pieds, la tranquille vallée.
Dressant sa double vasque, où devaient chatoyer
Autrefois ses multiples jets d'eau, la fontaine
Semble attendre la vie, immobile et sereine;
Au marbre de ses bords nous sommes appuyés,
Parmi les jeux mouvants du soleil et de l'ombre.
Et dans un demi-cercle, impénétrable et sombre,
De très anciens cyprès semblent s'être arrêtés,
Pour ériger comme des orgues magnifiques
Leurs troncs vibrants, dont les colonnes cylindriques
N'ont besoin que du vent pour se mettre à chanter !

RÉCIT POUR L'AIMÉ

Et là, dans l'allégresse heureuse
Et la splendeur du jour d'été,
Au bord de l'eau silencieuse
Qui reflète un ciel de clarté,

J'ai vraiment un instant vécu l'immense rêve...

Nous nous enlaçons, les yeux clos...
Et la douceur inexprimable
De ce long baiser nous accable,
Nous enveloppe de repos !

C'est le bonheur, que le charme de l'heure achève...

Et quand nos yeux se sont rouverts,
Pour témoigner et voir paraître
Le désir dont tremblait notre être,
Sur nos visages découverts,

Un dieu nous souriait au bord de la fontaine...

Et dans mes bras, semblable à lui
Tu te dressais, Toi ! Toi, simple homme
Plus divin que lui, puisqu'en somme
Il conquiert, mais toi, tu séduis !...

Si ta caresse émeut c'est qu'elle est plus humaine...

Tu n'as pas son rêve en tes yeux
Et ta bouche rouge est cruelle ;
Tu ne possèdes pas ses ailes,
Mais tes tares captivent mieux

Que sa douceur et sa beauté bien trop parfaites !...

Savais-tu que je t'adorais
Quand j'ai tendu vers toi mon âme ?
Et savais-tu qu'un cœur de femme
Peut être ingénu et secret

Alors qu'il s'offre de lui-même à la conquête ?

Savais-tu que je t'aimais tant
Quand tu venais brûler ma bouche
Sans que tes lèvres ne me touchent
Par ton grand souffle haletant ?...

Et le dieu déployait ses ailes sur nos têtes

Quand mes doigts dans tes cheveux blonds
Sentaient sourdre un charme fluide,
Qui noyait mon corps trop aride
Comme un torrent furieux rompt

Les glaces et le gel d'un hiver trop précoce !

As-tu compris, à l'insuccès
De ton ardente tentative,
Que dans cette joie excessive
Ta présence me suffisait ?...

Et le dieu dans la majesté du sacerdoce

S'est approché de toi, de nous...
Il tenait dans sa main la torche
Dont la flamme bat comme un pouls
Qui brûle la chair et l'écorche !

Ah ! qu'il embrase enfin l'autel qu'il a choisi !

Je le vois s'avancer sans crainte !...
Mais... que vas-tu faire ?... Qu'as-tu ?...
Tu dégages ton bras, tes rires se sont tus...
Sans vouloir écouter ma plainte

Tu bondis sur le dieu d'un élan sans merci !

Tu repousses mes mains tremblantes,
Où claire, voltigeait déjà
La lumière sanctifiante...
Le vent de ton geste l'abat !

LAMENTO

...Et le dieu poignardé, sur le rebord de marbre,
Gisait inanimé...
Toi, tu t'enfuyais sous les arbres
Mon bien-aimé...
Sans t'être retourné tu poursuivais ta course !
Tu voulais ignorer la source
Que teignait largement, à grands flots généreux,
Le sang pourpre d'un dieu !
Tu ne voulais pas voir, sur la vasque mouillée
Ce beau corps mutilé, ni ce bras étendu
Comme un essor interrompu,
Ni le détail navrant de ces ailes souillées...
Il baignait à moitié
Dans l'eau, son genou replié;
Ses yeux déjà brouillés
S'alourdissaient du poids des cheveux déliés ;
Dans sa chair mise à vif, ouverte et torturée
Tremblait encor
Le manche d'or
De ton arme, que tu n'avais pas retirée !...
Pourquoi l'as-tu frappé ? Il t'avait obéi !
Par ta voix il avait dispersé le silence
Du jardin recueilli,
Où vos traits confondus dans une incandescence,
Avaient remplacé le soleil !
Pourquoi l'avoir plongé dans un autre sommeil

Dont tu n'es plus le maître
Et donc il ne pourra jamais vraîment renaître ?
Pourquoi l'as-tu frappé ?... Quel mal t'avait-il fait ?
Pourquoi l'envoyais-tu, le divin sagittaire,
Sur le chemin que je suivais ?
Pourquoi troubler mon cœur résigné à se taire
Ma chair sans désirs et qui s'ignorait...
Pourquoi, le but atteint, m'avoir abandonnée ?...
Pourquoi chercher à prendre aux rets
Une proie innocente et dont la destinée
Ne t'intéressait pas ?
Et pourquoi, par quelle prudence,
As-tu craint le combat ?...
Ne valait-il pas mieux affronter la souffrance,
Et lutter de nos mains pour éteindre ce feu,
Pour l'étouffer entre nous deux
Ne sachant plus nous-mêmes
Ce que nous combattions,
Ivres de sacrifice !... Oui ! dans l'horreur suprême
D'un amour en rébellion
Dressés l'un contre l'autre
Parmi l'ardeur du soir d'été
Il nous fallait, cabrant notre effort indompté,
Nous disputer la torche en feu, et faire nôtre,
De nos jarrets tendus à nos fronts ruisselants,
Par nos poings calcinés, par notre chair qui suinte,
Par nos reculs, par nos élans,
Cet holocauste offert, puis détruit et fumant,
Mais dont nous porterions, et magnifiquement,
L'empreinte !
Ah ! c'est par passion
Qu'on est fort, qu'on est grand ! ce n'est pas par raison!
Mais c'est toi qui tremblas devant moi, ta victime !
Car le poids merveilleux des dépouilles opimes

Sembla trop lourd à tes épaules sans fierté !
Et ta chétive humanité
Fut prise d'épouvante
Quand tu vis mon cœur effréné,
Que ta voix avait déchaîné,
Resplendir sur ma face en tendresse haletante !...
...Alors, tu t'es enfui... par crainte d'un amour
Dont tu n'avais pas vu jusqu'alors l'étendue !...
Et j'ai crié ton nom, comme on crie au secours,
Mais sans espoir d'être entendue !...
Puis après j'ai pleuré, pleuré jusqu'à mourir...
Et dans l'humilité sans bornes
De cette immense douleur morne,
J'ai de nouveau tendu mon âme, et, pour l'offrir,
J'ai dit : Prends-la ! prends-la, par pitié, cette épave
Que le flot de ses pleurs va venir submerger !...
...J'ai tendu mes poignets vers le joug des entraves
Que tu refusais de forger...
Et j'ai laissé tomber la loque pathétique
De mon corps
Inutile, torturé, frémissant encor,
Pendant que tu fuyais sous le double portique
Que font la jeunesse et l'espoir...
...Tu m'as abandonnée aux tristesses du soir
Tout écroulée et défaillante sur les dalles...

La malheureuse, ainsi qu'un animal blessé
Achevant de mourir gémit par intervalles,
Profère encor des cris qui semblent la glacer
Elle-même d'horreur, se tord dans une angoisse
Où l'univers entier lui paraît englouti...
Elle voudrait trouver, dans l'ombre que l'air froisse,
Une réponse, un faible écho, un démenti,
Même une insulte, ah ! tout ! plutôt que le silence

Devant lequel on tombe, étreint par l'impuissance
De ses propres sanglots sur tant de vacuité,
Anéanti, sans forces pour se lamenter...
Elle est lasse et vaincue, et, sans l'appui solide
Qu'offre à son misérable corps le sol pavé,
Elle disparaîtrait, semble-t-il, dans le vide
Qu'a creusé devant elle un rêve inachevé...

Nocturne

Mais voici que bientôt dans cette solitude,
Paraît une ombre obscure... Elle vient lentement,
Presque comme à regret... Toute son attitude
N'est faite que d'un geste ému, compatissant
Et d'extrême douceur. C'est la Nuit qui se penche
En écartant son voile, et pour mieux regarder,
La femme à demi-morte et le dieu poignardé...
Puis, après un instant, sur ces deux formes blanches,
Elle exhale en un chant son immense pitié :
« Endormez-vous tous deux et tâchez d'oublier
Ce que je peux tenir de sublime épouvante...
Je vais, en m'avançant, laisser auprès de vous
Mes filles... Une à une, ou très brève ou très lente,
Chaque heure passera... Leur chant sera si doux
Que vous croirez en songe, ouïr la cantilène
Des arbres et de l'onde, et du ciel et du vent...
Car je voudrais, ô femme ! écarter toute haine,
Toute animosité, de ton cœur pantelant !
Et je voudrais aussi que ton mal te rachète,
Que l'imploration de ta bouche muette
S'anime et se transforme en hymne de clarté,
Saluant l'aube d'or d'un dernier jour d'été !...

Mes filles danseront pour tenter de distraire,
Par la diversité de leur grâce légère,
Ton obsédant tourment ; elles viendront calmer,
Par leurs jeux, le chagrin dont ton âme est trop [pleine...
... Quant à toi, dieu puissant ! leurs doigts et leur [haleine
Scelleront à jamais tes yeux déjà fermés !...

CANTILÈNE DES HEURES

Puis la nuit s'éloigna, laissant comme un sillage
Traîner le voile gris, l'écharpe de nuages,
De son front incliné... On ne vit plus ses traits,
Mais l'écho de ses pas fit sortir des bosquets
Et des lauriers touffus où l'ombre s'accumule,
Ses suivantes, les trois heures du crépuscule :

CRÉPUSCULE. — Première heure.

La première chanta : « Nous sommes les trois sœurs
Qui procédons aux soins des lentes funérailles...
Que tout s'endorme en d'inexprimables douceurs
Où se dissolvent et défaillent
Le mal, la cruauté, l'amertume des cœurs
Et le désir des représailles »...

Deuxième heure.

Ensuite la deuxième, à voix basse, leur dit :
« Regardez se faner, ainsi qu'une anémone,
Le ciel exténué d'avoir trop resplendi...

Il va passer du rose au jaune,
Plus émouvant que dans sa gloire de midi
De tout l'éclat qui l'abandonne »...

Troisième heure.

C'est la troisième, enfin, dont la chanson s'entend :
« Pour finir d'embaumer la mort de la lumière,
Entourons-la, mes sœurs, d'un linceul transparent,
Et que les cèdres centenaires
Fassent fumer encore un peu de leur encens
Autour de sa beauté trop claire...

Nous verserons ensuite, en guise du santal
Et du benjoin, de la sandaraque et du sable,
Dont on fait d'habitude un enduit sépulcral,
Toutes les cendres impalpables
Du soleil consumé... Puis, sur notre signal,
Viendront les heures dissemblables ! »

Sa voix s'est alanguie, elle chante tout bas,
Et le dernier reflet du crépuscule cède
A l'ombre envahissante où l'on perçoit déjà
Comme l'accord initial d'un intermède,

Première heure de la nuit close.

Quelques pas...
C'est la première heure
De la nuit close ; et l'éclat
De sa voix dans la gamme mineure
Traverse le grand silence ensommeillé
Et l'augmente pourtant... comme un chevrier

Contribue à la paix pastorale
En soufflant dans ses pipeaux
Par courts intervalles
Inégaux.

« Je te berce
Pauvre femme en pleurs !
Mon chant reprend à la tierce
Le râle de ton dieu ; de ce heurt
J'ai fait mon rythme défaillant et robuste
Mais malgré tout mon art, malgré ma voix juste,
Je ne pourrai moduler que faux
Suivant la ligne imprécise
De tes longs sanglots
Qui se brisent ! »...

Deuxième heure.

Puis la deuxième heure a passé ;
Elle dit : « Je vais te tisser
Un manteau soyeux de silence,
Mais d'une telle résistance,
Qu'il pourra protéger ton cœur...
Allons ! venez vite mes sœurs !
Donnez-moi ma haute quenouille
Prise dans un champ de maïs !
Pour ne pas que mon fil s'embrouille
Tout en restant plus blanc qu'un lys,
Je le fais d'un rayon de lune
Mêlé de deux brins d'ombre brune !
Tous les grillons sont mes rouets
Et je vais tramer le silence
Avec les fuseaux des cyprès !

Venez, mes chères sœurs qui dansent
Au son du rébec et du luth !
Venez pendant que je travaille !
Que vos jeux n'aient pas d'autre but
Que de compter tout bas mes mailles ! »

LES FILEUSES

Et dans le grand jardin des formes ont glissé...
Elles vont lentement auprès de leur aînée,
Ces heures, dont les pas finiront par tracer
Autour des deux corps étendus, une traînée
De calme renaissant, de paix et de repos...
Elles se grouperont, aux pieds de la fileuse,
Et chacune, afin que l'étoffe précieuse
Soit terminée à temps, ni plus tard, ni trop tôt,
Se dispose à compter les fils de lune et d'ombre.

Troisième heure.

L'heure lente et trouble vient là...
Et parmi les roses sans nombre
Elle prend les pétales sombres
Des rosiers pourpres de Damas,
Et sa danse éparpillera
Le sang de leurs soixante gouttes,
Où la douleur semble dissoute,
Sur son peplum de chanvre roux,
Avant que de s'affaisser toute
Pour sangloter à deux genoux...

Quatrième heure.

Une heure aux pas légers et doux

Monte, en suivant sans une pause
Tous les détours, parmi les buis,
Des escaliers de brique rose...
Sur le chemin qu'elle poursuit
Soixante fois leur ombre pose
Sa rayure oblique où s'enfuit
La grâce svelte des balustres...

Cinquième heure.

Puis une autre heure passe, et frustre
La fontaine de tout son lustre :
Elle compte, avant son adieu,
Un long rosaire tout en feu
De soixante grains lumineux
Faits avec des reflets d'étoiles,
Qu'elle a, de ses doigts écartés,
Cueillis sur les eaux... Et la toile
Des fileuses d'éternité
En prend un peu plus de clarté...

Sixième et dernière heure de la nuit.

Avant qu'elle ait baissé son voile
Pour effacer son souvenir
Une dernière sœur s'approche ;
Dans un rire où les pleurs sont proches :
« Voudrais-tu, dit-elle, endormir
Par tes jeux puérils, la peine ?...
Mes jeux alors sont bien plus beaux !
Tu prends des reflets aux fontaines,
Moi, j'en fais naître dans leurs eaux !

Tu veux distraire la souffrance
De cette femme et de son dieu,
Tu verras que je ferai mieux
En la provoquant plus intense !

Ode de la dernière heure de la nuit.

STROPHE.

C'est elle qui doit me servir
A réveiller enfin ces forces endormies !...
Oui ! je prendrai tous tes soupirs,
Pauvre femme, en mes mains amies,
Tous tes sanglots !... et de ces larmes du passé
Je t'apprendrai, j'en suis bien sûre, à composer
L'hymne libérateur et le chant de victoire,
Dont tu perçois déjà le rythme péremptoire
Malgré le lourd sommeil qui t'a fermé les yeux !
Ah ! viens ! mets-toi debout pour souffrir sans rancunes!
Fais naître de la vie avec ton infortune,
Transforme par l'effort, en récits merveilleux,
Les souvenirs qui t'importunent !...

ANTISTROPHE.

On peut voir un reflet des cieux
Quand la pluie a passé sur la face des choses
Après l'orage furieux...
Les jets d'eau font jaillir leurs roses
Dont la grâce en tombant, s'emmêle et se poursuit,
Se noue et se dénoue, et renforce le bruit
De la caresse harmonieuse qui tourmente

Les charmilles, autour des vasques débordantes !
Là-haut, un fastueux vanneur donne l'essor
A travers l'emblavure, à des rêves agrestes,
En venant sur ta tête achever son grand geste
Et cribler d'un seul coup toutes les graines d'or
D'une immense moisson céleste !

EPODE.

Maintenant, regarde ton dieu !
Nous l'avons, en passant, rendu plus redoutable
Que les amours victorieux ;
Il est plus grand qu'eux tous... Il n'est plus leur sem-
[blable !
Nous détachons le pitoyable
Masque humain, qui t'empêchait de voir sa beauté
Par une trop fallacieuse ressemblance,
Mais qui cachait la défaillance
De son éternelle et divine cécité !

Ode à l'aurore.

STROPHE

Ah ! malgré ton cœur qui proteste
Et veut cacher le poids de ton secret trop lourd,
Le don merveilleux et funeste
De la souffrance et de l'amour
Prendra son sens, en te communiquant, rebelle !
L'accent mystérieux d'une grâce nouvelle.
Ta poitrine élargit son rythme bondissant
Quand paraissent à l'Orient
Les premières lueurs du jour... Mais la puissance

De son quadrige d'étalons
Et toute leur impétueuse effervescence
Ne sont qu'un reflet des tiennes ! Ils ne s'élancent
Qu'au souffle de ta passion !

ANTISTROPHE

L'aurore t'a prise pour cible,
Et sa flèche d'argent t'apporte le réveil
Au premier choc imperceptible
Des cymbales d'or du soleil !
Ecoute, ô femme !... Entends les orgues frémissantes
Des cyprès, le matin... Suis les eaux qui serpentent !
Note leurs chants, leurs silences momentanés ;
Et les tambourins forcenés
Des rayons de lumière et des ardeurs muettes !
Toute la volupté des sons,
Transcrite et confondue en ton cœur de poète
Pour le faire vibrer par cadences parfaites
Comme un vivant psaltérion !

EPODE

Tu créeras des allégories
En pliant ta souffrance à d'invincibles lois !
Dans ta volontaire euphorie
Tu recevras le jour pour la première fois
Comme un bienfait, non comme un droit...
Le destin maîtrisé contient une allégresse;
On sent moins les tourments quand on peut les chanter,
La douleur même, en vérité,
Donne sa force aux victimes qu'elle dépèce !

LES PLAINTES DE GALATÉE

LES PLAINTES DE GALATÉE (1)

Je suis seule, Pymalion !
Seule au milieu du temple où tes mains m'ont placée !
Seule !... et le jour s'apaise, et les vols d'alcyon
Emportent vers Laodicée
Les derniers rayons du soleil !...
C'est d'aujourd'hui pourtant, que, grâce à ta prière,
Mes yeux d'agate grise ont connu la lumière
Et mon corps d'ivoire l'éveil !

Pourquoi ce soir me laisser seule ?
Puisque depuis longtemps tu m'imposes ta loi,
Tu tournes et polis mes membres sur ta meule
Et cisèles même l'émoi
Sur mon visage encor frigide,
Puisque tu m'as créée égale à ton désir,
Hors du temple où Kypris m'avait fait tressaillir
Il t'incombait d'être mon guide !

(1) Pygmalion, sculpteur légendaire de l'île de Chypre, fit un jour une statue d'ivoire. Il s'éprit de la beauté de son oeuvre à laquelle il donna le nom de Galatée, et l'ayant consacrée à Vénus, pria la déesse de l'animer.

Car ton effort nous a liés !
Du jour où tu rêvas devant le bloc d'ivoire
Nos destins ont coulé des mêmes sabliers !
Tu ne pensais qu'à la victoire
De créer un être parfait,
Et tu ne pris pas garde, artisan de mes peines,
Que les Parques, dans l'ombre, avaient noué deux laines
Au fuseau que nul ne défait !

Tu croyais pouvoir te complaire
A tirer du néant les forces d'un beau corps,
Tu ne prévoyais pas que ton acte arbitraire
Comportait peut-être un remords
Ou t'imposait une contrainte;
Car si l'œuvre est marquée au coin du créateur,
L'effort qu'elle a causé, fut-il plein de douceur,
Doit graver en lui son empreinte !

De quel droit laisserais-tu donc
La tâche aussitôt faite ? As-tu quelque autre rêve ?
Et celui qui prit forme a-t-il semblé trop long
Pour que ta constance l'achève ?
Aurais-tu vraiment oublié
Ces jours d'espoir et de labeur, où la matière
Encore fruste, entre tes doigts semblait légère
Et déjà vivante à moitié ?

Ces jours-là, dans ma gangue étroite,
Je sentais ton désir m'animer à demi !
Je sentais ton regard qui pénètre et convoite
Traverser mon front endormi,
Et quand, parfois, touchant ma lèvre,

Tu creusais plus aigu mon sourire d'émail,
Savais-tu si ta main s'échauffait au travail
Ou si moi je brûlais de fièvre ?

J'étais inerte encor, c'est vrai,
Mais loin d'être insensible! et c'est par la souffrance
Que tu m'initias au Kosmos ignoré !
Ne cherchant que la ressemblance
Entre l'œuvre et ton idéal,
Malgré moi tu forçais et mon être et mon geste
A sortir du repos, et tout ce long conteste
Fut par moment presque brutal !

Ah ! se peut-il que tu l'oublies !
Oublieras-tu de même, ô Maître ! le matin
Où l'aurore a teinté mes épaules polies
Lorsque tu dévoilas enfin
Devant la porte grande ouverte
Ma statue achevée ! Oublieras-tu les vœux
Dont ta voix tremblait toute en implorant les Dieux
D'animer pour toi l'œuvre offerte ?

Et pour obtenir leurs faveurs
Tu voulus jusqu'au temple amener ta conquête,
Et tu posas sur ma blancheur de blanches fleurs
Et des narcisses sur ma tête
Avant de me placer debout
Au milieu de ton char tapissé de feuillages
Nouveaux, à peine verts... Souviens-toi des présages :
Leurs rameaux simulaient un joug...

Souviens-toi... Laisse-la revivre
Cette aube ensoleillée encor proche de nous !
La terre frémissait, et l'abeille était ivre
D'avoir bu sur les bourgeons roux
De la vigne unie aux glycines
Le suc d'un premier miel !... A travers le printemps
Tu conduisis mon char rustique, aux pas tintants
De ta taure à belles tétines !

Et nous suivions l'étroit chemin
Sous de vieux amandiers fleuris de jeunes roses,
Entre lesquels le temple apparaissait soudain...
Et les branches fraîches écloses,
Jetant au ciel leur bouquet clair,
Semblaient offrir les renouveaux à la déesse,
Tandis qu'au loin, là-bas, sous un vent de caresse,
L'écume fleurissait la mer !

Je sentis la houle marine
Pareillement éclore un tendre rythme en moi...
La jeunesse du monde emplissait ma poitrine,
Et je subis enfin la loi
Qui régit jusqu'aux grains des sables,
Aux premiers battements cadencés de mon cœur !
...Mais j'ignorais encor le vrai nom du bonheur
Et ses biens inconnus semblaient impérissables!

Oui ! ce n'est vraiment qu'à l'autel,
Où brûlaient par tes soins et l'encens et la myrrhe,
Alors que la Déesse, exauçant ton appel,
Provoquait en moi son délire

Et troublait ma chair chaste encor,
Que je compris soudain comme la vie est brève,
Le bonheur court, et que pourtant le temps du rêve
Ne suffit pas à son essor !

J'appris, dans ce premier vertige,
Tout le prix de l'amour et sa lourde rançon,
Et que notre destin, trop fugitif, inflige
Et mêle à notre passion
L'angoisse de nos morts fatales !
J'avais vu le pouvoir de ma propre beauté,
Et je tremblai dès lors que sa fragilité
N'effeuillât trop tôt ses pétales !

Je compris tout ensemble hélas !
La force de la vie, et les bornes qu'assigne
A nos desseins, notre inéluctable trépas !
A la fois la valeur insigne
Et la vanité du trésor !
Et l'amour m'apparut sous de sombres auspices,
Puisque tu ne l'obtins qu'après le sacrifice
De sept béliers à cornes d'or !

...Ainsi m'as-tu faite bien tienne !
Tienne par le désir, et tienne par l'effroi !
Consacrée à Vénus, il convient que j'apprenne
Tous ses mystères avec toi !
Le despotisme de son règne,
Par ta prière même, appesantit mon cœur,
J'en connais la joie et la crainte... et sa douceur
J'attends que ta voix me l'enseigne...

Reviens, reviens, Pygmalion !
Dissipe entre tes bras mes nocturnes alarmes,
Afin que nous mêlions ma plainte à ta chanson,
Ton doux rire à mes tendres larmes,
Et que, par le sommeil surpris,
Nos rêves du couchant renaissent à l'aurore !
Ah ! viens cueillir, pendant qu'elle fleurit encore,
La rose rouge de Kypris !

TRIPTYQUE

1

VITRAIL

L'amour suppose-t-il le choix, l'élection ?...
N'est-il pas plus semblable à la force sans nom
Qui condense soudain toutes les molécules
Éparses dans une eau qu'aucun choc ne troublait ?
D'où vient un jour le branle ? A quel ordre secret
Obéit donc l'atome, et quel dieu le stimule
Pour que son vol direct soit plus impérieux
Que celui d'un faucon lancé du haut des cieux ?

L'as-tu jamais pu voir, cette course émouvante,
Quand, du calme néant, surgit une tourmente
D'innombrables fragments désunis mais pareils ?
Ils vont droit vers un but qu'ils ne peuvent connaître,
Ils vont créer un tout où se perdra leur être,
Ils vont, eux sans éclat, contenir le soleil,
Mais quel pouvoir les guide ? et comment s'élabore
Le bloc de pur cristal où s'irise l'aurore ?

C'est ainsi que dans l'eau profonde de mon cœur
S'est formé brusquement la magique splendeur
De l'amour... Un choix ? Non ! un élan unanime,
Et tout l'être émotif recréé d'un seul coup !
Une lame de fond dont l'immense remous
Jette aux sables des bords les sables de l'abîme,
Et le contour des mers a changé de dessin
Et leurs dix mille écueils sont autant de chemins !

L'amour n'est vraiment fait que de parcelles d'âme...
Chacune apporte un feu, aucune n'est la flamme,
Mais plus l'âme est diverse et plus l'amour est beau !
C'est le Vitrail Mystérieux où s'auréolent
De lourds pétales d'or et d'ardentes corolles,
Il rutile de vert, de pourpre et d'indigo,
Mais offre au jour pourtant, ainsi qu'une réplique,
L'éclatante blancheur de sa rose mystique !

Le vois-tu pas étinceler devant tes yeux ?
Regarde chaque vitre où palpite et s'émeut
Une effusion différente ! Et c'est leur somme
Qui forme la rosace où resplendit l'Amour !
Là, ce rayon plus vert... vert comme une eau qui court,
Comme un sous-bois d'été calme et frais ! Il se nomme
La Foi Divine ! Il est l'ineffable abandon
Il est l'amour, mais nul désir ne le corrompt.

Ce rayon smaragdin fut ma première offrande...
Il a quitté mon cœur sans que je le défende,
Hier, il louait Dieu... je le vois aujourd'hui
Brûler d'un même feu devant une autre idole !

Il espère le geste et le mot qui consolent,
Et, devant son nouveau tabernacle, il reluit...
Il est l'extase, il est l'apaisante lumière,
C'est le brin d'herbe qui ravissait Sainte Claire...

Puis, vois plus loin ce reflet bleu qui vient jouer...
Quelque chose dans l'air semble se dénouer...
C'est la Tendresse et ses défaillantes délices !
Tout est trempé d'azur comme un ciel de printemps,
Un ciel où trembleraient de fins bouleaux d'argent,
Tandis qu'au loin, sous le soleil, des prés fleurissent...
Par un semblable jour Madeleine pleurait,
Et l'amour indulgent pardonnait en secret...

Regarde !... tu peux voir dans l'ardente rosace
Les profonds violets veloutés où s'amassent
Le trésor des Pitiés et des Compassions...
C'est un amour aussi que la Miséricorde !
Et si tu veux un jour qu'enfin je te l'accorde,
Viens le prendre, il est là, je t'en fais l'abandon !
Il aurait pour ton mal la caresse angélique
Qui rafraîchit... c'est le geste de Véronique...

Et le vitrail flamboie encor d'une lueur
Dont l'éclat rouge exalte étrangement le cœur
Et le soutient dans un effort que rien ne lasse !
C'est l'amour plus actif qui combat, qui défend,
C'est l'amour que Monique avait pour son enfant ;
Sa pourpre est sans défaut, aucun feu ne l'efface,
Et je te l'ai donné quand je t'ai vu moins fort
Qu'un serment, ou qu'un rêve, ou qu'un à-coup du sort!

Voilà de quoi j'ai fait l'éclatante verrière
Dont tes yeux n'ont pas pu supporter la lumière !
La vois-tu maintenant se dresser devant toi ?
C'est l'unanimité des forces de mon âme
Qui confère à chacune une plus haute flamme
Dont se consume et s'alimente un Amour-Roi !
Il est trop lumineux pour que tu le renies !
Il est sonore et comme vêtu d'harmonie !

Pourtant je sais qu'il peut briller plus clair encor,
Chanter plus haut, vibrer plus loin, brûler plus fort,
Si tu veux exercer enfin tes privilèges !
Approche-toi ! Fais jouer un rai de soleil
Dans toutes ses splendeurs ! Ajoute un son vermeil
A l'éclat blanc de ses trompettes de cortège !
Prends-le... Mais qu'un geste indifférent de ta main
N'éteigne pas, sans y penser, ses feux divins !

II

LITANIES DU CRUEL AMOUR

« 'tis like a long drawn sigh »

Amour
Trop lourd !
Détresse
Qui blesse
Un cœur
En fleur !

Souffrance
Dont tous
Les coups
De lance
Seront profonds !

Angoisse
Qui froisse
Le soir,
L'espoir
Aux ailes
Trop frêles !

Tourment
Vraiment
Sans trêve
Qui suit
Le rêve
La nuit !

Torture
Trop dure
Qui tient
Sans fin
Et broie
Sa proie !

Amour ! mal
Qui déchire !
O martyre
Matinal
Où renaissent
Les tendresses !

Je reçois
Dans l'effroi,
Sur la cible
De mon front
Ton horrible
Question

Quand chaque heure
Qui m'effleure
Tu la prends
Tout vibrant
Et l'égouttes
Goutte à goutte

De tes doigts
Toujours froids
Qui resserrent
Leur charnière
En pressant
Jusqu'au sang !

Ah ! supplice
Journalier !
Sans pitié
Tu revisses
Sur mes os
Ton étau !

Amour ! Blessure
Qui semble un fard,
Et qui plus tard
Vous défigure !
J'ai tes sillons
Marqués profonds !

J'ai ta morsure
En pleine chair !
Mon flanc ouvert
Par ta denture,
Envenimé
N'a pu fermer !

Tiens ! Vois ta plaie
Qui sans recours
Saigne toujours
Quoi que j'essaie
Pour la guérir
De ton désir !

Amour ! Escarre
Toujours à vif,
Qui sans motif
Etend sa tare
Jusqu'aux tissus
Moins corrompus

Et gagne et ronge
Et se prolonge
Jusques au cœur !
Amour ! constate
La profondeur
De tes stigmates !

Ils ont tout envahi !
Ils se sont rendus maîtres
De mes sens, et pénètrent
L'instinct qui les trahit !
Amour ! Je te retrouve
Dans chaque émoi qui couve

Et dans tous mes besoins !
Leur force inconsciente
Grandit par ton levain,
Ta force, à toi, s'augmente
De l'apport qu'ils te font,
Et mon âme se rompt !

Amour ! Faim térébrante
Oue pourrait assouvir
Peut-être, un souvenir.
Mais que rien ne sustente
Lorsque manque en tous temps
Le seul pain suffisant !

Amour ! Soif infinie !
Soif à qui l'on dénie
La goutte de nectar
Qui seule désaltère,
Toute l'eau des puisards
Ne peut te satisfaire !

Amour ! Mortel besoin
De repos ! Insomnie
Où l'esprit s'ingénie
A chercher le refrain
Qui seul endort et berce
Et trouve un nom adverse !

Amour ! Manque atroce et vital !
Où le corps fait tellement mal
Qu'il semble vraiment qu'on l'ampute
Et qu'il soit bancal ou manchot,
Mais ce n'est, à chaque minute
Que le cœur lui-même qui faut !

Amour ! Indigence complète,
Où l'on ne peut pas plus donner
Que recevoir, car la requête
N'obtient qu'un refus obstiné,
Et la plus magnifique aumône
Ne doit s'imposer à personne !

Amour ! Dégoût si véhément
De tout ce qui n'est pas toi-même,
Que le moine le plus abstème
Commet plus d'excès infamants
Qu'un cœur soumis à ton empire
Et que rien, désormais, n'attire !

Amour ! Ennui dévastateur
Tout ensemble actif mais inerte
Resté sensible à toute perte
Mais indifférent aux bonheurs,
Toujours engourdi par ta chute
Mais toujours bandé pour la lutte !

Amour ! Pauvre amour harassé !
Fatigue sans fond et sans bornes,
Où tes yeux eux-mêmes sont mornes
De n'avoir pu, dans le passé,
Rien communiquer de leur flamme !
Amour ! Lassitude de l'âme !

Amour ! Fièvre d'abord sans grand danger,
Dont toute l'ardeur s'apaise et se calme
Au contact mouvant de deux fraîches palmes
Autour de mon front ! Délire léger
Qui trouble l'esprit et fait qu'on oublie
Le monde et sa loi ! Sublime folie

Qui du sacrifice a fait le bonheur !
Transport sans égal, où le trait qui blesse
Est aussi celui qui comble le cœur !
Contrainte subite et brusque faiblesse
Lorsque la réponse et la question
N'ont pas jailli de la même façon,

Et que l'on aperçoit enfin l'abîme
Entre deux corps un instant réunis !
Egarement des sens que rien n'exprime,
Puisqu'ils ont crû posséder l'infini,
Alors que pour une heure trop brève,
Ils n'ont vraiment tenu qu'un peu de rêve !

Hantise qui fait répéter un nom
Jusqu'à n'en plus reconnaître le son !
Qui fait regarder la foule au passage
Et scruter un à un chaque visage
Dans l'espoir, toujours vain, de retrouver
Les traits que, dans l'âme, on porte gravés !

Vertige atroce un jour que la pensée
En plein avenir s'étant élancée
En a brusquement mesuré l'horreur !
Démence qui surgit et qui fascine
Et qui semble creuser dans la poitrine
Un gouffre où tombe, comme un plomb, le cœur !

Amour cruel enfin !... Tu surprends et tu troubles,
Tu charmes, tu séduis, tu conquiers, tu soumets,
Mais lorsque ton esclave est à toi pour jamais
Quand tu te sens bien sûr que ta force redouble,
Tu maltraites et tu trahis comme à plaisir !
Alors ! pour me soustraire à toi et pour te fuir

Pour tenter de reprendre un cœur que tu tortures,
Où m'as-tu conduite, Amour ! Où t'ai-je mené,
Et que n'ai-je donc pas fait pour t'abandonner,
Lorsque, de l'aube au soir et dans la nuit obscure,
Par tous les temps, nous dévalions sur les chemins,
Mais sans pouvoir, hélas ! nous déprendre les mains !

...On nous a vus, de grand matin, parmi la brume,
Quand les derniers labours finissent dans les champs
Et, qu'au long du versoir, la terre ouverte fume ;
Quand les bœufs accouplés font tenir en suspens
Le souffle chaud de leurs naseaux dans l'air tranquille
Tandis qu'à l'horizon des semeurs se profilent...

De ce calme tableau j'emplissais mes regards,
Je saturais mes sens de la paix de l'automne ;
Je croyais m'engourdir dans l'aube qui frissonne
En cherchant à te perdre au milieu du brouillard ;
Et, sans vouloir rêver au goût de tes caresses,
J'espérais t'oublier !... Mais je souffrais sans cesse,

Car toi, Bouvier sauvage, Amour ! ton aiguillon
Venait toujours piquer ta victime dolente
Et, pour tracer plus droit ton douloureux sillon,
A travers ton domaine, où passait l'épouvante,
Tu guidais en plein cœur ton implacable soc
Et tu fendais l'humus friable sans un choc !

...On nous a vus aussi, l'un entraîné par l'autre,
Dans les vergers féconds où les fruits encor verts
Faisaient, au grand soleil, gonfler leur dure chair,
Aux jours où mûrissaient les seigles et l'épeautre !
Assise alors au pied d'un arbre, et la clarté
Jetant sur mes genoux l'ivresse de l'été,

J'espérais un instant, qu'ayant perdu ma trace,
Tu t'éloignais, et que peut-être à l'avenir
Tu permettrais à mon destin de refleurir !
Mais, brusquement, tu revenais, et, sur ta face,
Resplendissait l'ardeur empruntée au soleil,
Car tu lui dérobais ses flèches de vermeil !

Tu ne m'avais quittée un peu que pour les prendre,
Amour ! impitoyable Archer ! et mon cœur tendre,
Qui s'était enivré de la douce chaleur
Sous un arbre chargé de promesses, mon cœur,
Par son émotion, te donnait plus de force
Et tes sagettes le clouaient contre l'écorce !

...Par les nuits d'équinoxe on nous a vus souvent
Lancés comme au galop sous les fouets du vent !
Mais lorsque la nature entière était la proie
De la tempête et du tumulte et du tourment,
Quand la lune, au ciel noir, chevauchait follement
Tous ses étalons pommelés, comme une joie,

Etrange et folle me prenait ! N'allais-je pas
A force de bondir, désarçonner mon maître,
Et, libre et sans pensée, au vent qui me pénètre,
Impondérable, m'envoler, bien loin de là !...
Mais un courlis, perdu dans l'ombre de la plaine,
Jetait à la rafale un rappel de ma peine...

Tu l'entendais, Amour, farouche Cavalier !
Et d'un coup d'éperon sur mon cœur trop rapide,
Tu me forçais encore au rythme coutumier !
Il suffisait, ce pauvre cri, pour que ta bride,
A mon cou resserrée, arrête mon élan,
Et que la nuit ne tienne plus que du néant !

Tu m'as traquée, Amour, ô Chasseur sanguinaire !
A travers les halliers, au milieu des gaulis
Renaissants, dans la paix vernale des clairières,
Aux mois où jamais plus ne sonne un hallali !
Que te faisaient, à toi, la branche ébourgeonnée
Et le frisson sur l'allégresse des journées !

Tu n'avais qu'un seul but : m'atteindre et me meurtrir
Tu prenais la saison où mon âme troublée,
Plus qu'à d'autres moments, subissait ton désir,
Et tu la forlançais à travers les vallées
Et jusqu'au fond des bois, où l'aubépine en fleur
Me déchirait moins à l'épine qu'à l'odeur !

Mon pied glissait sur les corolles de jacinthes,
Et d'avoir vu deux loriots couver leur nid,
Par leur obscur instinct étroitement unis,
Je défaillais !... Ainsi, sans écouter ma plainte,
Sans te laisser fléchir par les pleurs de mes yeux,
Tu m'enfonçais au cœur ta dague et ton épieu !

Amour ! Amour ! Te fuir est vain ! Tu m'as choisie,
Et je suis ta victime, et j'endure ta loi,
Et je dois confesser la redoutable foi
Dont hélas ! c'est le dieu qui fait apostasie !
Il me faut te subir et t'implorer, Amour !
Qui m'accables et m'abandonnes tour à tour !

C'est toi qui fais ma vie à la fois morne
Et trop pleine d'émoi, car seul tu peux
Reculer jusqu'à l'infini les bornes
De notre souffrance, Amour fluctueux !
Qui tantôt remplis à l'excès mon être
Et tantôt me fuis jusqu'à disparaître !

Amour qui parfois fais craquer mon cœur
Comme sous un afflux intérieur
Dilatant d'un coup ses parois rigides,
Et qui parfois aussi le fais trop gourd
Pour pouvoir battre, et le rends vide, vide
Comme le sépulcre au troisième jour !

Amour tout à la fois néant et vie !
Donnant, certains jours, à l'âme un surcroît
Vital, qui la jette en plein désarroi ;
Lui retirant, d'autres jours, toute envie,
Toute ferveur, tout désir, tout essor,
Et lui faisant déjà goûter la mort !

...Amour ! hypogée où les niches creuses
N'ont pas reçu de funèbre dépôt,
Mais où veille pourtant une pleureuse
Dont les yeux brûlés de larmes, sont clos !
Sombre tombe où nul n'a voulu descendre !
Urne lourde où ne pèse aucune cendre !

Sépulture vide au nom mal connu !
Mausolée inutile où ne repose
Aucun souvenir couronné de roses !
Sarcophage qui n'a jamais tenu
De corps embaumé ! Amour ! nécropole
Où ne vient errer qu'une femme folle !

Amour funèbre ! Amour mortel !
Qui fais de moi pis qu'un cadavre,
Quand mon cœur, sourd à tout appel,
Vivant, se nécrose et se navre,
Et n'a plus la force d'avoir
Même un sursaut de désespoir !

Puis, brusque Amour qui surabondes,
Affolant ce cœur trop étroit,
Et fais, en moins d'une seconde,
Fléchir tout mon corps sous son poids !
Amour dont l'accablante grâce
Reste sans vertus efficaces !

Amour, tabernacle où revient
Palpiter, non pas la colombe,
Mais un vautour à bec d'airain !
Châsse d'or où tressaillent les lombes
D'un pauvre saint martyrisé
Par l'ardent désir du baiser !

Reliquaire où se liquéfient
Des pleurs trop longtemps contenus !
Autel désert qui jamais n'eût
L'oblation qui vivifie
Mais où le feu du ciel descend !
Hostie où reparaît le sang !

Calice à nouveau plein de lie !
Amour qui me reviens d'un bond
A l'heure où je crois que j'oublie,
Et qui jusqu'à réplétion
Gorges mon cœur, m'étreins, m'écrases
Pour m'imposer ton hypostase !

... Et deux esclaves nus,
L'un à l'autre inconnus,
Vont, dans ton ergastule,
Combattre sans scrupules
Et, de leur front, heurter
L'espace limité !

Amour ! O latomie
Regorgeant d'infamie !
Tes murs de dur granit
Montent jusqu'au zénith,
Enfermant, innombrables,
Innocents et coupables,

Tandis que, sans pitié,
Les privilégiés
Dont le cœur fut de glace
Ecoutent quand ils passent
Retentir les échos
Du bruit de nos sanglots !

Galère aux noires voiles
Où des forçats pâlis,
Sous un ciel sans étoiles,
Vers des terres d'oubli,
En fouettant les écumes
S'efforcent dans la brume,

Sans que le geste prompt
De leurs courts avirons
Réalise leur rêve !
Car pour ces condamnés,
Par couples enchaînés,
La mer n'a plus de grèves !

Amour ! cachot
Etroit et chaud
Qui pourtant semble,
Au corps qui tremble
Un froid désert
Où l'on se perd !

Amour ! cellule
Aux murs unis,
Où s'accumule
Tant d'infini
Que mon haleine
S'exhale à peine !

Amour ! Prison
Et bagne et geôle
Dont les cloisons
Partout me frôlent
En restreignant
Mes cris poignants !

Chambres ardentes
Dont les parois
Sans une fente
Au feu sournois
Sur moi se joignent
Comme des poignes !

Strict in-pace
Dont le silence
Se fait intense
Au cœur blessé
Pour mieux réduire
Tous ses délires !

Plombs cuisants
Où mon sang
Plein des fièvres
Du péché,
Sur mes lèvres
Est séché !

Oubliettes
Où halète
Et gémit
Insoumis
Mon sort triste
Qui persiste

Par l'espoir
De ravoir
Ton étreinte
D'autrefois
Et ta foi
Non éteinte !

Rouge enfer
Où ma chair
Flambe et brûle
Puisque nulle
Eau, jamais,..
N'y transmet

Son dictame
De fraîcheur !
Limbe où pâme
Et se meurt
Sans blasphème
L'amour même !

Amour !
Séjour
Si sombre
Qu'à l'ombre
Tarit
Sans cri

La sève
Du rêve !
Tu sais,
A l'âme
En flamme,
Par ces

Funèbres
Ténèbres
Ravir
L'ultime
Soupir
Qu'anime

Encor
L'essor
Des phrases
D'un jour
Trop court
D'extase !

Amour
Fais grâce !
Secours
Ou glace
Mon cœur
En pleurs !

III

LA CATHÉDRALE

(*Amiens*)

« Seigneur j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire "

Aussi loin que tu sois, c'est ici ta maison
Et le lieu qu'habite ta gloire,
Car j'ai su te contraindre, à force d'oraisons,
A t'intégrer à ma mémoire !
Pleur à pleur, peine à peine, et combat à combat,
J'ai créé dans mon âme une église idéale
Où tu reçois, sans intervalles,
L'hommage de deux chants dont la force est égale :
Dies iræ! Alleluia!

Chant de mort, chant de vie, hymnes d'amour tous deux,
Qui maintenant se réunissent
Sous la voûte achevée où tu règnes, Beau Dieu !
Mais dont un seul dit mon supplice
Aux temps déjà lointains où mon cœur atterré,
Méconnaissant en soi de fécondes richesses,
Sans tenter l'effort qui redresse
N'aspirait qu'au néant et répétait sans cesse
Dies iræ! Alleluia!

C'est ce rythme pesant de désolation
Qui souleva mon premier geste,
Qui vint frapper le roc et creuser le sillon
D'où la basilique céleste
Devait plus tard lancer ses clochers ajourés !
C'est lui qui stimulait et ma peine et mon zèle,
Quand, déployant ses lourdes ailes,
Il flagellait sans fin tout mon être rebelle !
Dies iræ! Alleluia!

« Je ne veux que mourir !... La mort ne suffit point ! »
Et le glas suscitait la tâche !
...Voici la pierre vive et que rien ne disjoint !
Façonnée à grands coups de hache
Voici l'assise des douleurs, portant serrés
Ses arcs-boutants de foi, de rêve, et d'humble audace,
Voici le parvis de disgrâce,
Voici l'oblation de mon âme trop lasse !
Dies iræ ! Dies iræ !

Voici pourtant encor la force des piliers
Dans leur persévérance grise !
Voici l'image et le symbole des pitiés
Voici les saints qu'on martyrise,
Et de l'amour souffrant voici les sept degrés
Et les trois porches d'ombre avec leurs défaillances,
Voici les narthex du silence,
Voici le Roi des rois dans sa magnificence !
Dies iræ ! Dies iræ !

Voici la flamme haute et les brasiers d'ardeur,
Voici la torche et l'auréole !
Voici la lampe éteinte et le feu qui se meurt,
Offrande sage, offrande folle !
Voici le mal vivant, voici le verbe vrai,
La moisson de vertus, la floraison de vices,
Et les dévastantes blandices
Des renonciations pleines de paix factice !
Dies iræ ! Dies iræ !

Voici l'âme élargie exhaussant en plein ciel
Ses amples toîts de patience,
Ses clochers de prière et sa flèche d'appel !
Voici surgir sa triple instance :
L'abside agenouillée et murmurant tout bas,
Le transept redressé sous un vent de miracle,
Et, libre enfin de tout obstacle,
L'immense nef, debout, jetant tours et pinacles !
Dies iræ ! Dies iræ !

Car mon âme, étouffant sous l'afflux de l'amour,
S'est réalisée elle-même
En se perdant en toi ! Désormais, sans recours
Au monde extérieur, elle aime !
Et, laissant autour d'elle, en fabuleux amas,
Le labeur apparent de ses trois frontispices
Aux images médiatrices,
Elle rejoint l'Esprit au sein de l'édifice!
Alleluia ! Alleluia !

Elle possède enfin, dans sa simplicité,
Sans figuration sensible,
Ta pure pensée, Amour, ta divinité !
C'est pourquoi ton temple invisible
N'est, dans sa profondeur, qu'un élan, qu'un éclat,
Qu'un long effort votif, qu'un vibrant témoignage,
Et sa nudité sans image
S'imprègne de ton feu chaque jour davantage !
Alleluia ! Alleluia !

Mon âme te contient, Raison de ma raison,
Fixée au centre de ses voûtes !
Pensée et sentiment, voilà tes étançons !
Leur force à ta force s'ajoute
Et vous formez ensemble un triangle adéquat,
Un tiers-point sans défaut, une ogive parfaite,
A travers quoi, du sol au faîte,
S'irradiera la cathédrale un jour de fête !
Alleluia ! Alleluia !

C'est ta maison... Elle est sans calme et sans repos,
Ses moindres pierres te célèbrent !
Elle est sans ornements, sans somptueux vitraux
Comme elle est aussi sans ténèbres !
L'élan de ses piliers se perd dans l'Au-delà
Car leur effort a dépassé mon sacrifice,
Et sa lumière excitatrice
Fait tendre encor plus haut les faisceaux qu'ils déplis-
[sent !

Alleluia ! Alleluia !

Mon appel t'y retient et j'y reçois sans fin
Les dictamen de ta présence !
Je n'ai plus qu'à suspendre un mystique lien,
Emblème de cette alliance,
Autour du sanctuaire... Et, dans tout son éclat,
Voici, Beau Dieu, la guirlande de feuilles vives,
Où, d'arceaux en arceaux, s'avive
L'immarcescible fleur de la vie unitive !
Alleluia ! Alleluia !

Mais ce chant qui poursuit son tumulte obstiné
Sauras-tu jamais le comprendre ?
Il traduit un orgueil aussitôt mort que né,
Des pleurs qu'on ne veut plus répandre,
Un travail que chaque heure ébauche et brise, hélas !
Il est ma volonté mais n'est pas mon courage,
Et quand vient alterner l'hommage
C'est son cri triomphal, crois-moi, le plus sauvage !
Dies iræ! Alleluia!

ENVOI

Ces vers tout pleins de vous, vous ne les lirez pas...
Vous n'avez pas le temps d'apprendre,
Combien, et comment un cœur bat,
Quand vous l'avez troublé par votre voix trop tendre...
J'aurais tant voulu cependant
Aller vers vous et puis vous dire simplement :
« Voici mon premier livre... Il n'est fait que pour vous...
Il n'est fait que de rêves fous
Mais ineffables,
Et j'ai tant poursuivi leur ombre sur le sable
Qu'elle estompe pour moi jusqu'au dernier détour
La longue route sans retour...
Vous verriez que ce livre
Vous étiez seul au monde à pouvoir l'inspirer,
Vous verriez qu'il n'est beau, vous verriez qu'il n'enivre
Que pour avoir parlé d'amour désespéré !
Goutte à goutte amassée, une immense tristesse
Baigne ses accents éperdus,
Son verbe frémissant de profonde tendresse
Ne dit que le bonheur perdu !
Si j'ai chanté la nature et la solitude,
C'est dans le seul espoir de vous posséder mieux !

Car celui qui cherche son dieu
Et voudrait s'abîmer dans la béatitude,
Eprouve le besoin de vivre loin de tous,
Fuit le monde,
Puis à genoux
Dans l'inactivité contemplative où l'onde
Attend la brise tiède et le retour du flot
Il prie... il espère un souffle d'en haut...
Si vous lisiez, vous pourriez craindre ce miracle !
Car le divin spectacle
D'un amour simple et vrai,
Ne laisserait pas vos sens conserver leur paix !
Si vous lisiez, le feu qui consume mes veines
Rallumerait enfin le feu qui vous brûlait,
Si vous lisiez, en entendant crier ma peine
Vous m'aideriez sans doute, à supporter son faix,
Vous voudriez panser ma plaie
Et me détacher de la claie
Dont vos mains autrefois ont serré les liens
D'innombrables nœuds gordiens !
Si vous lisiez, vous voudriez toujours entendre
Résonner près de vous cette lyre si tendre,
Dans le chant dont je meurs !
Vous ne pourriez rester plus longtemps insensible,
Car les coups profonds de mon cœur
De leur élan incoercible
On toujours précédé mes mots !
Mais vous ne lirez rien ! Plutôt
Que de subir le déchirant outrage
De voir mon livre ainsi qu'une tombe bien close
Et que vos mains trop sages
N'ont pas voulu fleurir de roses,
J'abandonne en pleurant le geste commencé !
Je n'irai pas, portant mon âme dénudée,

Pour tenter de franchir malgré vous le fossé...
J'attendrai que la grâce enfin soit accordée...
Je ne veux rien troubler par le bruit de mes pas,
Et ces vers, pleins de vous, vous ne les lirez pas !

Paris-Le Hohwald
1921-1924

TABLE DES MATIERES

Dédicace 13

SUIVANT L'HUMEUR DES JOURS

J'avais rêvé d'un grand bonheur 17
Quand je l'aurai dit 20
Les Lys 23
Par un Soir étoilé 25
Ne pleurez pas 30
ἔρως πηγάζων 32
Quand vient la nuit 37
A ma jeunesse 38
Ne crois pas que l'été revienne 42
La Berceuse 45
Lorsque je serai morte 46
Paysage 50
Trois chansons :
Ballade 55
Pastourelle 60
Complainte 62
O Bocca, bocca bella 64
Clamavi ad te 65
Printemps 67
Si vous l'aviez voulu 69
Réplique d'une Hélène 71
Après une lecture décevante 72
Je vais mieux 75

La Saint-Jean d'été

Canzona 79
Danza 81
Disirambo 87
Sonnets pour une année 93

Chants de Palestine

La Moisson 109
Le Pressoir des Olives 110
J'ai ouvert à mon bien-aimé 112
La Coupe 115
La Vendange 117
Les Anneaux d'or 119
Le Miroir d'argent 121
Le premier baiser 123
La Couche fleurie 125
Au Puits 127
Au Printemps dans les Herbages 128
Je l'ai cherché 130
Le Dieu poignardé 133
Les plaintes de Galatée 157
Triptique 163
Vitrail 165
Litanies 169
La Cathédrale 185
Envoi 190

Imp. Mériaux, 63, rue du Ruisseau, 63

